

DNH 300



WARBURG



18 0228572 2

ACADEMIE

5/308

D
N
H
300

GALANTE.

H. B. N. J. N.



pre: c. l. r. d.

Suivant la Copie imprimée

A P A R I S,

MDCLXXXII.

PREFACE.

Comme je prévoi
qu'il pourroit se
trouver des Gens as-
sez incrédules, pour s'imagi-
ner que l'Académie Galante
fust une fiction, je me croy o-
bligé de les avertir qu'ils ne
doivent pas tomber dans cette
erreur. L'académie Galante est
réelle, & les Portraits des A-
cadémiciens sont tirez d'apres
nature. Il n'y a pas un mot de
changé dans les Statuts. Pour
les Avantures que l'on conte i-
ci, je ne vous les garantis pas
entièrement veritables, car je
serois fort fâché de rien avan-
cer

PREFACE.

cer dont je ne fusse bien seur, mais je vous les garantis telles qu'elles ont esté contées. Tite-Live ne vous en diroit pas davantage, & la foy de l'Histoire ne va point plus loin. Peut-estre l'endroit du Bandeau trop bien attaché, ne vous paroitra pas de la plus exacte vray-semblance. Cela m'a paru aussi, mais le Comte d'Albagna l'a maintenu vray aux Académiciens, & je n'ay fait qu'un recit fidelle de ce qu'ils ont dit. Le secret est si bien gardé parmy eux, que leur Académie subsiste au milieu de Paris sans que personne le sçache; &

tel

PREFACE.

tel que vous verrez traiter tout ce Livre-cy d'une pure Fable, ou mesme le critiquer, sera peut-estre le Marquis d'Ormilly, ou le Chevalier de Pontignan. Ainsi, Lecteur, si vous m'en croyez, ne dites point de mal de cet Ouvrage, car vous ne sçavez devant qui vous parlerez. Sur tout je vous prie d'avoir de la considération pour les Académiciennes. Ce sont les plus jolies Personnes de Paris. Si elles entrent un peu aisément dans des conversations galantes, elles n'en sont pas dans le fond moins severes ny moins circonspectes. Fe

A 3

sou-

PREFACE.

souhaite à ceux qui n'approuveront pas ce petit Livre, des Maîtresses aussi vertueuses, & aussi propres à les bien faire enrager. Les Filles qui ont peu du monde, & vécu avec quelque liberté, ne sont pas celles qui cherchent les Gens mal intentionnez; ils trouvent mieux leur compte avec des Agnès, qui n'ont jamais ouïy parler de l'amour qu'à leurs Meres. Au reste, Lecteur, si vous avez envie que l'on continue à écrire l'Histoire de l'Academie Galante, vous sçavez qu'il ne tiendra qu'à vous.

A C A-

7

ACADEMIE GALANTE.



*L*y a quelque temps qu'il se trouva chez Mademoiselle d'Ormilly une Compagnie composée des plus honestes Gens de Paris. C'estoient Mademoiselle de Mirac, Mademoiselle de Turé, Mr. le Chevalier de Pontignan, Mr. le Comte d'Albagna, Mr. de Treval, & Mr. le Marquis d'Ormilly, Frere de la Demoiselle qui recevoit ces visites. Comme il est besoin de faire connoistre toutes ces Personnes, en voicy le Portrait en peu de mots. Mademoiselle d'Ormilly est une Brune fort bien faite, moins belle que touchante, mais

A 4

tou-

touchante au dernier point. Il y a beaucoup d'agrément répandu sur toute sa personne, sur ses manieres, & jusque sur ses défauts, car ses défauts mesme ont je-ne-sçay-quoy qui plaist. Elle a l'esprit fort joly, & fort propre au commerce du monde. Je ne voudrois pas répondre que son air n'imposast un peu; mais enfin il n'est guère de Femmes, qui quoy qu'elles eussent plus d'esprit, ne gagnassent à changer avec elle. Pour le cœur, on n'en trouve point qui l'emportent sur le sien, s'il s'en peut trouver d'aussi bien faits. Elle a un Amant, & ne s'en cache pas; mais la haine du Pere de cet Amant pour la Maison d'Ormilly, a réduit le Fils à s'éloigner de sa Maîtresse, & à entreprendre des voyages assez longs. Il n'est pas party sans faire beaucoup de sermens d'une eternelle fidelité, & sans en avoir reçu quelques-uns. M^r. le Marquis d'Ormilly a l'ame tendre

na-

naturellement; mais à force d'avoir l'ame tendre, il n'aime presque jamais, car il a peine à trouver des Personnes dignes d'une passion aussi forte que la sienne le seroit, & disposées à en ressentir une semblable pour luy. Il meurt d'envie d'aimer, & son trop de délicatesse l'en empesche. Il fait ce qu'il peut pour devenir amoureux. Ils'attache aupres d'une jolie Personne, & tâche à la croire plus aimable qu'elle n'est. Il s'en déguise tous les défauts le mieux qu'il luy est possible; mais il arrive souvent, qu'après avoir quelque temps essayé son cœur, il trouve qu'il n'aime point, & il est au desespoir d'y avoir perdu sa peine. On ne doit pas douter que son cœur étant si délicat, son esprit ne le soit aussi. Il pense, & s'exprime finement, mais toujours avec une mélancolie douce qui ne déplaist pas la premiere fois qu'on le voit, & qui charme dans une seconde visite. M^r. le Chevalier de Pötignan,

A 6

&

& Mademoiselle de Mirac, sont tous deux de Gascogne; c'est à dire pleins de feu, de vivacité, & d'imagination. Il y a cependant une assez grande différence entre leurs caractères. Mademoiselle de Mirac est toujours également enjouée. Elle brille toujours; mais le Chevalier est naturellement chagrin, & il n'a des emportemens de joye que pour satisfaire l'inégalité de son temperament, qui ne le peut laisser long temps dans un mesme état. Il a l'extérieur brusque, indiscret, emporté; mais il a dans l'ame tout ce qui est contraire à son extérieur. Pour ses passions, elles sont tres courtes, mais en récompense tres-vives. M. le Comte d'Albagna est un Italien, qui a beaucoup voyagé, & qui s'est établi en France. Il est fort bien fait, & fait Personne prévient les Gens en sa faveur. Son air est assez froid; & quand on est mal intentionné pour luy, on donne à cette froideur le

nom

nom de vanité. Il a de l'esprit du monde, & outre cela, de l'esprit. Quand il aime, c'est à la maniere de son País, toujours avec beaucoup de jalouſie. Sa déclaration d'amour, ce sera par exemple, de demander l'exclusion d'un Homme qui l'incommode. On luy reproche avec assez de justice ses distractions & ses inquiétudes. La chose qu'il fait est presque toujours celle à laquelle il pense le moins; & l'état dont il est le moins content, est celuy où il se trouve. Mademoiselle de Turé a l'air doux, & plein d'une langueur engageante. Elle est naturellement paresseuse; & pour s'épargner la peine de parler beaucoup, elle parle d'ordinaire assez finement, faisant entendre plus qu'elle ne dit. Elle a dans l'esprit beaucoup de justesse, & de l'enjouement mesme; mais comme ses manieres n'aident point à faire paroître enjoué ce qu'elle dit, il faut qu'il le soit beau-

A 6

coup

coup pour le paroître. Elle a l'ame tendre, mais elle a fait trop de réflexions sur la tendresse. Il ne tient pas à son cœur qu'elle n'aime, il tient à son esprit. Enfin M^r. de Tréval est un Ennemy déclaré du Mariage, grand Partisan de l'Amour. Il fait des Vers, & est cependant tres-agreable. Il est fort sçavant, & ne laisse pas d'avoir beaucoup d'esprit naturel. Il a les passions vives, & sa cōstance en amour va jusqu'à l'opiniâtreté; mais ce qu'il y a de plus particulier en luy, c'est sa franchise. Si quelqu'un luy déplaist, il iroit volontiers le chercher pour luy dire qu'il luy déplaist. Il est honneste Homme, jusqu'à en estre presque insociable, si ce n'est avec un petit nombre de Gens.

Voila quelles estoient les Personnes qui se trouverent chez Mademoiselle d'Ormilly. La conversation tomba insensiblement sur les Académies. Tréval remarqua qu'il

- y

y. en avoit à Paris de toutes les especes imaginables, Académie pour la Langue, Académie des Sciences, Académie de Musique, Académie de Peinture. Helas! dit alors Mademoiselle de Mirac avec son enjouement ordinaire, il n'y a que le pauvre Amour qui n'a point d'Académie. Aussi n'en a-t-il pas besoin, reprit le Comte d'Albagna. L'Amour est la chose du monde qui s'apprend le mieux sans Maître: & à laquelle l'expérience nuit le plus, adjôuta Mademoiselle de Turé; car on n'aime jamais si bien que la première fois, & plus on a aimé, moins on sçait aimer. Cela n'empêche pas, dit le Chevalier de Pontignan, qu'il ne fust fort plaisant d'établir une Académie d'Amour; n'y eust-il que le Titre, il me réjouit. Ces derniers mots du Chevalier furent suivis d'un applaudissement general. Le dessein de faire une Académie d'Amour, parut fort nouveau

A 7

&

& fort divertissant. Le Marquis d'Ormilly, & sa Sœur, proposèrent qu'on exécutast la chose à l'heure mesme. Ils disoient que ces sortes de projets perdent tout leur agrément, quand on laisse refroidir la chaleur de l'imagination. Si j'en avois dit autant que vous, leur repliqua Pontignan, vous m'auriez bien traité d'Etourdy. Vous vous figurez donc qu'une Académie se bâtit en un instant? Et des Reglemens, des Statuts, en avez-vous? Bon, je m'en vais vous en faire tout-à-l'heure plus qu'il ne vous en faut, interrompit Mademoiselle de Mirac. Voicy encor mon Etourdie, luy dit brusquement le Chevalier. C'est grand pitié que ce soit à moy aujourd'huy à estre plus sage que les autres. Mais puis que cela est, je vous ordonne à tous de retourner incessamment chacun dans vostre Chambre, de vous y renfermer

seuls,

seuls, de vous y promener à grands pas, & d'y resver meûrement aux Statuts de nostre Académie. Vous les apporterez demain icy, & entre tous on choisira les meilleurs. Apres cela, il fit luy-mesme sortir tout le monde, & sortit aussy.

Le Lendemain chacun se trouva chez Mademoiselle d'Ormilly, ses Statuts à la main. On l'obligea à lire les siens la premiere, & voicy ce qu'elle lût.

STATUTS

DE M^{lle} D'ORMILLY.

I.
L'Académie s'assemblera dans une Chambre, dont tout le meuble sera fait exprès sur quelque dessein galant que l'on imaginera.

II.
Il y aura au milieu de l'Académie un Portrait de l'Amour.

III.

III.

Chaque Académicien sera obligé d'y mettre le Portrait de sa Maîtresse; & chaque Académicienne, celui de son Amant.

Je vous assure déjà par avance, interrompit Mademoiselle de Turé, qu'il y manquera un Portrait. En effet, dit Tréval, Mademoiselle d'Ormilly est admirable. Ses affaires de cœur sont publiques, & elle veut que toutes les nôtres le soient aussi. Nous connoissons tous son Marquis de Belcour, & je croy bien qu'elle n'aura pas de peine à nous en donner le Portrait; mais toutes les Belles n'ont pas leur Marquis déclaré. Ce ne seroit pas là mon embarras, reprit Mademoiselle de Mirac. Au contraire, si je n'avois point de Portrait d'Amant à donner, je serois si honteuse, que je croy que je voudrois me bannir du monde. Ne vous inquiétez point tous, cria Pontignan. Donne qui voudra

voudra des Portraits à l'Academie, je m'engage à l'en fournir. J'en donneray d'abord une douzaine. Opposez-vous à mon Article tant qu'il vous plaira, dit à tout cela Mademoiselle d'Ormilly; je suis sûre qu'au bout du compte vous le recevrez. Il n'y aura personne qui ne soit bien aise d'avoir ce qu'il aime devant les yeux, tant qu'il sera dans l'Académie: & de plus, une si agreable veüe ne sera-t-elle pas necessaire pour inspirer les Académiciens? Vostre Article peut passer, répondit Tréval, pourveu qu'on y apporte un petit adoucissement. Les Académiciens ne donneront les Portraits que du consentement des Personnes mesme qui y seront peintes. Autrement, où seroit la Belle qui voudroit de nous? Il n'y auroit plus de sûreté à nous aimer. Pour les Académiciennes, on ne peut les comprendre dans cet Article. Elles n'auront pas toutes, ajouta-t-il en riant, si peu de répu-

réputation à conserver, que Mademoiselle d'Ormilley & Mademoiselle de Mirac. On approuva l'expédient de Tréval, & Mademoiselle d'Ormilley continua à lire.

IV.

Ily aura sur la Porte de l'Académie une Inscription, avec ces mots, LOIN D'ICY, INDIFERENS, OU INDISCRETS.

Vous voyez bien, poursuivit-elle, que grace à cette Inscription, les Portraits ne couroient aucun péril; car qui sera-ce qui en la voyant, ne se sente frapé d'une respectueuse frayeur? Qui sera-ce qui ose révéler nos mysteres? Vrayment, s'écria Mademoiselle de Mirac, mes Statuts ont grand besoin de l'Inscription de Mademoiselle d'Ormilley. Je fulmine aussi bien qu'elle contre les Indiscrets & les Indiférens. Voicy mes Reglemens, écoutez. Et alors elle se mit à lire brusquement, sans s'informer si Mademoiselle

elle d'Ormilley avoit finy, ou non.

S T A T U T S

D E M^{lle} D E M I R A C.

I.

On ne recevra personne qui n'ait aimé, ou qui n'aime, ou qui ne donne bonne & suffisante caution d'aimer au plus tost.

II.

On ne croira pas sur leur parole ceux qui diront qu'ils auront aimé, mais ils seront obligez de faire leurs Preuves d'Amour, comme l'on fait à Malte ses Preuves de Noblesse.

Vous riez, continua-t-elle, voyant qu'effectivement tout le monde éclatoit de rire. J'ay pensé faire cet Article encor bien plus rigoureux. Je voulois que l'on prouvast une Généalogie d'Amour, c'est à dire, que l'on sortoit de Pere & de Mere, d'Ayeuls & d'Ayeules qui avoient aimé; mais j'ay remarqué fort

fort judicieusement que cela avoit ses difficultez & ses embarras. Point de tout, dit Albagna avec son air froid. Pourquoy ne montreroit-on pas bien huit Quartiers d'Amour pour estre Académicien, ainsi que l'on montre huit Quartiers de Noblesse pour estre Chevalier de Malte? Ce n'est pas fait, dit Mademoiselle de Mirac. Voyons le reste.

III.

On sera obligé de rendre à l'Académie un compte exact de l'usage que l'on fera de son temps. S'il se trouve que quelqu'un ait passé un temps considérable sans aimer, il sera interdit, & l'interdiction durera autant que son cœur aura esté oisif.

IV.

On ne pourra s'embarquer dans une Affaire de cœur, sans en avoir parlé à l'Académie, & sans avoir fait approuver son choix, à peine de nullité de soins, déclarations, & autres procédures qu'on aura faites.

Ah,

Ah, cria Pontignan, vous me dérobez mes Statuts. C'est la chose du monde la mieux imaginée, que de casser de pleine autorité tout ce qui auroit esté fait en Amour sans l'aveu de l'Académie, aussi bien que d'interdire les Gens oisifs; & j'avois eu justement toutes ces idées. Alors il montra quelques-uns de ses Reglemens, qui en effet estoient la mesme chose que ces derniers de Mademoiselle de Mirac. Pour ceux qu'elle ne m'a pas dérobés, continua-t-il, les voicy; ils se lient assez naturellement avec les siens.

S T A T U T S D U C H E V A L I E R

de Pontignan.

I.

Comme les Académiciens font profession d'estre plus galans que les autres, ils seront obligés de se faire aimer des Belles

en

en fort peu de temps, à faute dequoy ils seront chassés de l'Académie.

Oüy-dea, dit-il en regardant Tréval qui rioit & secoüoit la teste. Je vous soutiens que cet Article est fort bon; & de plus, je vous annonce qu'avec vos belles & longues passions, vous ne tarderez guère à estre chassé. Un Homme comme vous, qui est des années à se faire aimer, suffiroit pour décrier toute l'Académie. On croit que nous ne serions pas plus habiles que le reste du monde. D'accord, répondit Tréval, vostre Article est admirable; mais moy, j'en ay un qui porte qu'on chassera ceux qui ne se feront pas longtemps aimer des Belles, car ils décrieroient aussi l'Académie. Oh, ce n'est pas de mesme, reprit le Chevalier. La difficulté est de gagner les cœurs promptement. Cela fait, il n'importe guère qu'on les garde. Mais je ne veux pas entrer en dispute avec vous, laissez-moy achever.

II.

II.

On ne recevra point d'Académicien qui n'ait eü qu'une passion.

Ah, Mr le Chevalier, cria Tréval, grace, grace aux pauvres Amans constans. Que vous ont-ils fait? Tout le monde ne peut pas atteindre à cette perfection de legereté & d'inconstance où vous estes parvenu. Bon, répondit-il, ce seroient de plaisans Académiciens, que des Gens qui n'ont aimé qu'une fois. Ils ne sçavent encor rien en amour. Il nous faut des Experts. Hé bien, repliqua Tréval, vous ferez l'Expert de l'Académie, & vous en brillerez davantage avec ces Ignorans qui n'auront eu qu'une passion. Encore un coup, Tréval, reprit le Chevalier avec une colere fort plaisante, laissez-moy en repos lire mes Statuts. Il semble que vous soyiez député de toutes les Maîtresses que j'ay quittées pour me persécuter éternellement.

III.

S'il y a quelque Académicien mal traité, l'Académie ira en Corps trouver sa Maîtresse, & l'exhorter à en user mieux. Si elle n'a aucun égard pour nos prières, on l'exhortera luy-mesme à sa passion. S'il n'en fait rien, il sera dégradé.

Voyez, continua-t-il, avec quelle prudence merveilleuse j'ay ménagé tout cela. D'abord je n'oblige pas l'Amant à quitter ce qu'il aime. Cela feroit trop rude; mais on va négotier pour luy auprès de la Belle. Si cette négociation ne produit rien, alors il n'y a plus de milieu. Il faut ou qu'il se défasse de sa passion, ou qu'il sorte de l'Académie. A ce compte repliqua froidement Tréval, l'Académie sera toujours en campagne pour faire des exhortations? On se mit à rire de cette réponse, & Pontignan arracha de dépit le papier que Tréval tenoit en sa main, & ou estoient ses Statuts. Nous allons un peu voir, dit

dit-il, quels Reglemens vous avez faits avec vostre esprit. Apparemment ils favoriseront bien les Amans languoureux; & alors le Chevalier lût ce qui suit.

STATUTS DE TREVAL. I.

Quiconque se mariera, sortira de l'Académie.

Tout le monde se recria sur cet Article, les uns en l'approuvant les autres en la desapprouvant. Je serois ravi qu'il ne valust rien, dit Pontignan; cependant j'avouë qu'il est fort bien imaginé, & je meurs de peur que les autres ne luy ressemblent. Ah, reprit le Comte d'Albagna, cet Article a de terribles conséquences. Eh quoy! Nous verrions, par exemple, toutes nos Académiciennes n'aspirer qu'à sortir de l'Académie? Pour moy,

repliqua Mademoiselle de Mirac, je n'aurois pas beaucoup d'envie d'en estre un jour la Doyenne. Et vous belle Silentieuse, dit-elle à Mademoiselle de Turé, qu'en pensez-vous? Moy, répondit-elle, je suis pour l'Article de Tréval. Je conçois tant d'opposition entre l'Amour & le Mariage, que ceux qui sont engagés dans un Party, ne peuvent estre soufferts dans l'autre. Qu'est-ce cecy, reprit Mademoiselle d'Ormilly? Voila de ces chimeres délicates que les beaux Esprits affectent de debiter. Pour moy qui suis plus grossiere, n'en déplaît à vos raffinemens, je conçois bien qu'une Femme puisse aimer son Mary. Vous devinez bien (dit Tréval au Marquis d'Ormilly, mais si bas qu'il ne pût estre entendu) vous devinez bien à qui cela s'applique. Mademoiselle d'Ormilly entendit l'air dont Tréval parla, & rougit un peu. Mon Dieu, ma Sœur, luy dit le Marquis,

ne

ne vous emportez point. Si l'Article de Tréval subsiste, hé bien, nous vous chasserons de l'Académie le plustôt qu'il se pourra. Voila tout le malheur qui vous en peut arriver. Vous en ferez assez consolée d'ailleurs. Mr le Chevalier, poursuivit-il en parlant à Pontignan, achevez, s'il vous plaist; & Pontignan continua à lire.

I I.

La forme de chasser de l'Académie ceux qui se marieront, sera de leur lire publiquement leur Contrat de Mariage, de leur annoncer de la part de l'Amour, qu'il les prive de tous les droits & de tous les privileges qu'il leur accordoit, & de faire devant eux une petite Oraison funebre de leur liberté & de leurs plaisirs.

Ah, Tréval, dit Pontignan, cela est outré. Il faut que vous ayez fait serment d'abolir le Mariage. Il n'y auroit aucune de ces Demoiselles qui oseroit soutenir toutes

B 2

les

les cérémonies de cet Article; & je suis sûr, adjouta-t-il en les regardant malicieusement l'une après l'autre, qu'elles renonceroient à épouser des Amans aimez, plutôt que d'effuyer l'Oraison funebre. Nous vous sommes fort obligées reprit Mademoiselle d'Ormilly, de la bonne opinion que vous avez conçue de nous, & nous y répondrons assurément jusqu'à la premiere occasion qui s'offrira de nous faire honorer. Pour moy, dit brusquement Mademoiselle de Mirac, ce n'est pas que j'aye envie de me marier, mais je serois bien aise de vous donner à toutes l'exemple d'affronter l'Oraison funebre, & de vous apprendre à franchir ce pas-là. Vous viendriez toutes vous jeter à mes pieds pour m'en remercier. Franchement, dit le Comte d'Albagnanilly, l'Amour & l'Hyménée ne sont point en si mauvaise intelligence que Mr. de Tréval le prétend. C'est un

brouïllerie de deux Parens fort proches qui se peuvent raccommo-der, & je suis sûr que l'Amour luy-mesme ne trouveroit pas bon qu'on ne pût passer dans le party de l'Hyménée, sans une espece d'infamie Académique. Ainsi, mon Amy Tréval, pour ce dernier Article, je suis votre Serviteur. Je sçay bien qu'il est rude, répondit Tréval; mais j'ay voulu imiter les grands Législateurs, qui font leurs Loix fort rigoureuses, parce qu'ils sçavent bien qu'elles se relâchent assez, & qu'on en rabattra toujours quelque chose. Cependant, si on le veut, je passeray volontiers condamnation à l'Article. Voicy le reste.

III.

l'Employ de l'Académie sera de....
Arrestez, luy cria le Marquis d'Ormilly. Cet Article-là assurément ne passera non plus. C'est justement le contraire du premier de mes Reglemens, qui sur ma parole est
brouil-
B 2- ad-

admirable. Voyons-les donc, dit Tréval, & le Marquis commença à lire.

S T A T U T S D U M A R Q U I S

d'Ormilly.

I.

L'Académie ne fera rien.

Est-ce là ce Reglement admirable, dit Tréval? C'est à dire que ce n'est plus l'Académie de l'Amour, mais l'Académie de l'Oysiveté. Eh bien, reprit Mademoiselle de Turé, c'est toujours la mesme chose. Comment, repliqua Tréval? Si vous ne m'entendez pas, luy répondit-elle, tant-pis pour vous. Mr. le Marquis, dit-elle en s'adressant à Ormilly, vous que je défens, expliquez-luy un peu ma pensée, car je ne sçauois m'en donner la peine. Quoy, reprit le Marquis, parlant à Tréval, vous qui sçavez tout, vous

ne sçavez pas que l'Oysiveté & l'Amour sont deux Divinitez qui s'accoutument fort bien ensemble? Il n'y a rien qui convienne mieux à l'Académie Galante, que de ne rien faire. Cependant, comme dit le second Article.

II.

Cela n'empeschera pas qu'elle n'examine les Questions galantes qui se présenteront, & ne se fasse plusieurs autres sortes d'Emplois; mais elle ne fera rien de profession.

Tout le monde ayant approuvé l'Article, il continua.

III.

On s'assemblera quand on voudra. Point de jours réglez, pour-sui- vit-il. L'Amour est un Dieu de fantaisie, qui ne s'accoutume d'aucune Loy.

IV.

On ne se dispensera de se trouver aux Assemblées que pour Causes galan-

B 4

tes

tes que l'on sera obligé de dire à l'Académie.

Ou fut fort content des Statuts du Marquis; & apres luy, ce fut au Comte d'Albagna à lire les siens.

STATUTS DU COMTE D'ALBAGNA.

I.

Il n'y aura point de Directeur, mais une Directrice.

Toute la Compagnie convint que l'Article estoit fort galant, & que dans une Académie d'Amour, c'estoit aux Dames à tenir les premières places.

II.

Il y aura un Secrétaire.

Les Demoiselles s'imaginoient déjà, poursuivit-il, qu'elles auroient toutes les Charges. J'en aurois esté ravy, mais par malheur la Charge de Secrétaire ne convient point au beau Sexe. Et pourquoy, s'il

il vous plaist, dit Mademoiselle de Mirac? Le seul mot de Secrétaire le dit, repliqua le Comte. Ah, reprit l'aimable Gasconne, vous nous offencez pour avoir lieu de dire des pointes. Je vous déclare que vous venez de gâter tout, & qu'à l'heure qu'il est je ne vous tiens plus de compte de vostre Charge de Directrice.

III.

La Charge de Secrétaire se donnera à la nomination des Demoiselles, & la Charge de Directrice à la nomination des Hommes.

M^r. le Comte, dit Mademoiselle d'Ormilly, il faut vous féliciter sur cet Article, rien n'est mieux imaginé. Ce sont en effet les Hommes qui sont les meilleurs Juges du mérite des Femmes. Il n'importe pas beaucoup que tout aille de travers dans nostre Académie. Vous dites-là de fort jolies choses, luy répondit Mademoiselle de Turé, mais

j'ay justement ce qu'il vous faut dans le Statut que j'ay fait ; car, adjôûta-t-elle, en se tournant vers toute la Compagnie, vous vous contenterez, s'il vous plaist, d'un Statut unique de ma part. Le voicy. Il semble fait exprés pour le Chevalier de Pontignan.

S T A T U T D E M^{lle} D E T U R É

Il y aura un des quatre Hommes de la Compagnie qui ne sera point du nombre des Académiciens.

Mon Cavalier, poursuivit-elle en s'adressant à Pontignan, cecy vous regarde. Il n'y a aucun de ces Messieurs qui soit plus propre que vous à n'estre point de nostre Académie ; & pour vous remercier de ce que vous venez de dire à l'avantage des Femmes, je vous assure déjà de ma voix, quand il s'agira de vous donner

donner l'exclusion. Vous croyez donc, luy répondit le Chevalier, que vostre Statut passera ? Nous sommes icy quatre Hommes qui nous liguons contre trois Filles que vous estes, & nous verrons si vous l'emporterez. Et c'est là justement, reprit Mademoiselle de Turé, la raison de mon Statut. S'il y a plus d'Académiciens que d'Académiciennes, nous voila perduës, le party des Hommes sera toujours le plus fort. Ils décideront toutes les Questions galantes à nostre desavantage, & nous feront autant d'injustices qu'ils nous en ont déjà fait dans l'établissement des Loix & des Coûtumes ; car parce que les Hommes dès le commencement se sont trouvez saisis de tout le pouvoir, les Femmes ont esté fort mal-traitées. Là-dessus, Mesdemoiselles d'Ormilly & de Mirac applaudirent à ce que disoit Mademoiselle de Turé. Leur Party

se fortifia du Marquis d'Ormilly, qui fut de leur sentiment. Pontignan, Albagna, & Tréval, luy reprocherent bien sa désertion; mais ils tint bon pour les Demoiselles. Voilà déjà une Guerre civile qui s'éleve dans l'Académie naissante. Les trois Demoiselles soutiennent qu'il faut absolument qu'il sorte un Homme. Trois Hommes protestant qu'aucun d'eux ne sortira. Pour le Marquis d'Ormilly, disoit Pontignan, il s'est jetté entre les bras des Belles, comme dans un azile dont on ne le scauroit tirer. Cependant, si quelqu'un sort, assurément ce sera luy. Nous avons icy trois voix qui luy donnent l'exclusion; & trois icy, qui le retiennent, repliquoient les Demoiselles. Ainsi Ormilly estoit dans une situation assez plaisante, retenu par un Party, & chassé par l'autre. Mais le pauvre Chevalier de Pontignan fut bien étonné, quand il vit que le Marquis & les trois De-

moi-

demoiselles luy donoient leurs voix d'exclusion. Comment, dit-il en s'échauffant, e'est à moy qu'on en veut? Et moy, ie soutiens que selon les Reglemens mesme de Mademoiselle de Turé, il faut que ce soit Ormilly, ou une de ces Demoiselles, qui sorte. Montrez-nous un peu cela, dit Mademoiselle de Turé. N'est-il pas vray, reprit-il, que s'il y avoit icy quatre Demoiselles, & trois Hommes, ce seroit à une Demoiselle à sortir? N'est-il pas vray, Mademoiselle la Législatrice? Ouy, répondit-elle. Hé bien, repliqua-t-il, n'est-il pas vray encore que le Marquis d'Ormilly est une Demoiselle, & qu'ainsi il y en a icy quatre contre trois Hommes? Tout le monde se mit à rire de ce raisonnement; mais enfin apres beaucoup de contestations, on convint de part & d'autre qu'un des Hommes sortiroit, mais qu'il auroit la premiere place d'Académicien qui se donneroit

B 7

dans

dans l'Académie; & pour juger qui des quatre devoit alors sortir, il fut arrêté qu'ils conteroient tous quatre leurs Avantures, & que celui que l'on reconnoistroit pour le moins galant, feroit le malheureux.

On s'assembla donc à un jour qui fut pris. Les Demoiselles furent d'avis que l'on fist jurer les quatre Hommes qu'ils alloient dire la vérité, & elles dressèrent elles-mêmes la forme du Serment en ces termes.

Je jure devant le grand Dieu d'Amour, de dire la vérité sur les Avantures qu'il luy a plu m'envoyer; & si je contreviens à ce Serment, je consens à estre assez malheureux pour n'aimer jamais rien.

Ce Serment presté entre les mains des Demoiselles, qui représentoient l'Amour, on pria Mademoiselle d'Ormilly de nommer celui qui parleroit le premier. Elle voulut s'en défendre, sur ce que la

Com-

Compagnie s'estant assemblée chez elle, elle devoit faire honneur à Mademoiselle de Mirac, & à Mademoiselle de Turé; mais elles promirent qu'elles nomméroient chacune à leur tour, & alors Mademoiselle d'Ormilly regarda Treval avec un signe de teste qui luy fit entendre qu'on se préparoit à l'écouter. Tréval n'attendit point d'ordre plus exprés, & il commença de cette sorte.

H I-

HISTOIRE

DE TREVAL.

C'EST donc à moy, puis qu'il plaist ainsi à Mademoiselle d'Ormilly, à vous dire le premier qu'elles ont esté mes Aventures galantes; mais avant que d'entrer dans ce recit, trouvez bon, Mesdemoiselles, que je vous fasse une legere peinture de moy mesme; ne fust-ce que pour metre une maniere d'Exorde au devant de mon Histoire. Nous voila bien, dit Pontignan en sôûriant, nous avons bien affaire de vostre Exorde. Il n'est que d'entrer tout d'un coup en matiere. Mais j'ay tort. J'oublois que vous estes un Sçavant, & les Sçavans ne parlent pas comme font les autres. Poursuivez donc comme il vous plaira. Il

faut

faut bien que sur cette qualité, l'on vous passe quelque chose. Vous n'essuyerez pas un long Prélude, répondit Tréval, & je viendray aussitost au fait. Quoy que je ne me pique pas d'estre un Sçavant de profession, il faut pourtant que je le confesse; l'Etude jusqu'à un certain temps avoit esté ma principale occupation. Je ne m'en suis jamais fait une honte comme la plûpart des Gens. Les Livres me plaisoient. Mon esprit y trouvoit son compte; & pour mon cœur, s'il faut dire tout, il ne m'avoit point encor fait d'affaire. Ah! cela ne se peut pas, interrompit Mademoiselle de Mirac, nous sçavons de vos nouvelles. Vous aviez déjà eu plus d'une galanterie. Ne faites point tant le modeste. Vous vous en moquez, continua-t-elle en regardant le Chevalier; mais Monsieur de Tréval fait des Vers. Il est bien avec les Muses; & je doute fort que parmy les transports assez

vio-

violens qu'elles inspirent, il ait conservé toute sa sagesse. Je suis du sentiment de Mademoiselle de Mirac, ajouta malicieusement Pontignan. Vous verrez que Tréval aura causé du scandale sur le Parnasse, & c'est grand hazard, si en faisant sa cour aux Neuf Sœurs, il n'en a mis plus d'une en état d'estre grondée d'Apollon. Cela veut dire, reprit Tréval, que j'aime à faire des Vers. Le mestier est dangereux, & d'ordinaire la demangeaison d'en reciter met la patience des Ecoutans à de fâcheuses épreuves. Ne craignez rien. Je vous promets d'épargner la vostre. J'avois donc, si vous voulez, grand commerce avec les Muses, & j'aurois mesme tenu à honneur la qualité de leur Favory; mais enfin le moment arriva où je devois sortir de cette bienheureuse tranquillité, dans laquelle elles avoient servy à m'entretenir; & ce qui fut assez plaisant, elles donneront naissance

naissance elles-mêmes à la passion, qui m'a occupé jusqu'à aujourd'huy. Vous allez entendre comment elles produisirent un effet si opposé à ma premiere inclination. J'estois à la Campagne dans la Maison d'un Amy, qui avoit esté contraint de m'y laisser dès le lendemain de mon arrivée, & j'attendois son retour pour estre introduit chez la Noblesse de son voisinage. Il fut à peine party, qu'estant allé me promener seul, j'entray dans un Jardin que je vis ouvert, où plusieurs Allées de Charmes sembloient m'inviter à venir jouir de l'ombre. Ce lieu estant tout propre à rêver, la tentation me prit de faire des Vers. Il me vint d'abord en fantaisie de faire une peinture de la Beauté; & sans aucun autre choix, je m'arrestay à cette matiere. Comme elle estoit susceptible des couleurs les plus brillantes, j'avois déjà fait un magnifique larcin à toutes les Fleurs, pour enrichir

chir noblement mon idée de la blancheur du Lys, de l'incarnat de la Rose, & ainsi du reste; mais enfin tout cela n'étoit qu'une idée. Une tres-jeune Personne que je vis paroître, me fut d'un secours bien plus favorable. Il n'étoit plus question de rien emprunter de l'Art pour achever le Portrait que j'avois commencé. Je n'avois qu'à travailler d'après nature, & qu'à faire une simple Copie du charmant Original, que j'avois devant les yeux. Avoüez-le sans façon, dit Mademoiselle d'Ormilly. Vous vous imaginâtes pour le moins que c'étoit Flore, ou quelque autre Divinité champêtre? A vous dire le vray, reprit Tréval, je trouvois de l'enchantement dans mon Avanture. J'eus peine à revenir de ma surprise. Je ne pouvois assez admirer une si belle Personne. J'examinois à loisir tous ses traits, & l'Amour prenant le Pinceau qui commençoit à m'estre inutile, fut

luy-

luy-mesme le Peintre, qui mit la dernière main au Portrait que je n'avois fait qu'ébaucher. Mon imagination, qui en fut tres-vivement frappée, le fit passer jusques à mon cœur. J'y sentis naître une certaine émotion qui toute inconnüe qu'elle luy estoit, ne laissa pas de luy plaire en le prévenant agréablement. Enfin apres m'estre un peu remis de ce trouble, auquel jusques-là je m'estois abandonné avec plaisir, j'allois aborder la Belle, lors qu'une autre Dame, assez jeune & fort bien faite, parut tout à coup, & la vint rejoindre. Elle sortoit d'une Allée qui traversoit celle où nous étions: & l'une & l'autre témoigna quelque surprise, de voir un Homme inconnu. Je crains bien, leur dis-je, d'avoir en discrettement troublé vostre solitude. Vous vous promenez dans des Allées séparées pour donner quelques momens à la rêverie, & j'auray peut-estre fait tort à quel-

qu'un

qu'un, dont le souvenir vous occupoit agreablement. C'est juger un peu bien viste, reprit la belle Personne qui m'avoit frapé d'abord. Nous ne revons pas toujours sur vostre compte; mais vostre Sexe aime à se flater, & ne fait point de façon en devinant nos pensées, de les tourner à son avantage. Quoy, dit l'autre Dame en l'interrompant, vous vous défendez de ce qu'on vient de vous dire? Il me semble que vous n'avez pas raison. Ne vous aye-je pas laissée icy rêveuse; & tandis que j'ay esté vous cueiller des Fleurs, ne songiez vous pas à la Personne qui vous voulez doñer un Bouquet. Je l'avouë, répondit-elle. C'est aujourd'huy le jour de sa Feste, & je prétens bien que cette Personne en recoive un demain; mais vous l'avez si bien commencé, qu'il faut, si vous plaist, que vous l'acheviez. Si vous avez besoin de secours, voilà Monsieur, ajoûta-t-elle en me re-

gar-

gardant, qui voudra peut estre bien en assortir les Fleurs avec vous. Pour moy j'ay besoin d'aller penser à la maniere dont je feray mon Présent. Apres ces mots elle prit une autre Allée, & me laissa seul avec la Dame. Je ne manquay point dans le mesme instant de luy demander qui estoit cette aimable Fille; avec un empressement qui luy découvrit tout le secret de mon cœur. Mon Cavalier, me dit-elle, prenez garde à vous. La belle personne que vous souhaitez connoistre, est bien digne d'estre aimée, mais elle est d'une humeur inexorable. Il n'y a rien à faire auprès d'elle du costé du Sacrement, & je ne prévois pour vous que bien des soupirs à perdre. Ces paroles me charmerent. Elles me firent entendre que cette belle Personne avoit pour le Mariage une aversion pareille à la mienne; & dans la joye où me mit ce rapport de sentimens, je ne pus m'empescher de dire

dire

dire à la dame, que si son Amie avoit le cœur assez ferme pour vouloir toujours demeurer libre, elle méritoit d'estre adorée, rien selon moy. n'estant plus insupportable qu'un engagement qui obligeoit d'aimer par Contract, & qui faisoit un devoir de ce qui devoit toujours dépendre du cœur. La Dame se mit à rire de cette délicatesse, & me pria de me souvenir du peu d'espérance qu'elle me laissoit de réussir auprès de la Belle, elle m'aprit son nom de Famille, & que ses Parens la luy avoient confiée pour passer l'Automne à la Campagne. Il fut question ensuite de travailler au Bouquet à communs frais. A la verité, je ne rendois pas ce service de fort bonne grace. Il entroit dans la répugnance qu'y sentoit mon cœur une espece de jalousie anticipée, & j'enviois déjà mesme l'heureuse fortune de celuy qu'on devoit favoriser. Mais dites-moy, Monsieur de Treval, interrom-

rompt Mademoiselle de Ture. Comment vostre cœur en si peu de temps avoit-il appris à estre jaloux. A peine sçavoit il ce que c'estoit que l'amour, & il en avoit déjà toutes les incommoditez. Ne se pouvoit-il pas faire d'ailleurs que ce Bonquet fust destiné pour une Femme? Un Cavalier qui vint joindre la Dame avec qui j'estois, poursuivit Treval, ne me permit pas de faire cette réflexion. Il l'aborda d'un air familier, qui commença à me donner de l'ombrage; mais ce fut bien pis lors que j'entendis que cette Dame luy dit; vrayment, Monsieur, vous n'estes pas trop malheureux. Vous tenez au cœur d'une fort aimable Personne, & elle veut bien aujourd'huy se mettre en frais pour vous. Voila qui va le mieux du monde, répondit-il. Vous n'estes que trop capable de faire ma bonne fortune; mais franchement je suis un peu déshant, & je ne compte pas

C

beau-

beaucoup sur vostre liberalité. Ne compterez-vous point sur la mienne, interrompit la Belle qui nous rejoignit dans ce moment; & pourrez-vous en douter, en recevant le Présent que je vous fais? Ce n'est qu'un Bouquet, ajouta-t-elle, en prenant des mains de son Amie ce luy que nous venions d'assortir; mais un galant Homme ne prend garde qu'à la maniere dont on luy fait un Présent. Le Cavalier reçut le Bouquet sans répondre à ces paroles que par une révérence, & je fus assez satisfait de ne luy point voir ces transports ardens que j'aurois marquez en sa place. On se promena quelque temps, apres quoy je donnay la main à la Belle, & le Cavalier à son Amie, chez qui toute la Compagnie entra. C'estoit une jeune Veuve logée à vingt pas de là. Sa Maison estoit ouverte à tous ses Voisins, & je n'eus pas de peine à m'y introduire dans la suite. Cependant en

moins

moins de rien me voila l'Homme du monde le plus amoureux. Ce n'estoit plus chez moy que trouble & qu'inquiétude. Jamais passion ne fut plus vive dans ses commencemens; & comme je brûlois de la faire connoître, l'Amour me fournissoit toujours divers prétextes pour toutes les visites que je rendois. La liberté que donne la Campagne les autorisoit. Joignez à cela que le titre de Bel Esprit que l'on me faisoit l'honneur de me donner, contribuoit encore à me faire mieux recevoir, mais enfin ce n'estoit pas assez pour me satisfaire. Il falloit que la belle Personne à qui j'en voulois, expliquast pour elle mes assidueitez. Je tremblois qu'elle ne les mist sur le compte de son Amie, & que prevenüe du Cavalier, avec qui je ne la trouvois que trop souvent, elle ne fust pas en état d'entendre tout ce que mes yeux luy disoient. Enfin je crus avoir rencôtré une occasiõ favorable

C 2

pour

pour me déclarer. Je l'avois vu entrer seule dans un petit Cabinet de verdure, & je me préparois à l'y suivre, n'ayant que l'Amour pour guide, lors que j'apperceus dans mesme endroit le Cavalier couché sur un Lit de repos, & qui sortant des bras du sommeil, fut reçu entre ceux de la Belle qui le révéla. A parbleu, interrompit brusquement Pontignan, voicy une plaisante Scene qui se prépare. Mais dites-moy, je vous prie. Eustes-vous l'honnesteté de la voir jouer tout long sans la troubler? Vous eussiez- vous montré par là que vous sçaviez vivre. Je ne sçay continua Tréval, si vous vous fussiez piqué de paroître si commode. Quant à moy, le passetemps ne me sembloit pas assez agreable pour en vouloir estre le témoin, & je méditois déjà la retraite, lors que l'Amie de la Belle me surprit tout interdit. Elle se donna du sujet qui causoit mon trouble.

ble, & ne pouvant s'empescher d'en rire; Eloignons-nous un peu, dit-elle d'un ton railleur. On ne nous demande pas l'un & l'autre icy. Alors me prenant par le bras, elle me conduisit presque malgré moy dans un petit labyrinthe de Cyprés. Hé quoy, s'écria de nouveau Pontignan, ne compreniez-vous pas ce que cela vouloit dire? La Dame estoit charitable. On venoit de la prescher d'exemple, & à vostre place j'aurois bien mieux entendu la langue. Peut-estre vous auroit-elle fait voir bien du Pais, reprit Tréval. Mais enfin c'est trop vous laisser médire de l'une & de l'autre. La Dame, apres avoir plaizanté assez longtemps sur mon chagrin, & en avoir jouï tout à son aise; il faut enfin, me dit-elle, mettre à couvert l'honneur de mon Amie. Ne vous scandalisez pas davantage, Mr. de Tréval. Elle ne le mérite pas tant que vous vous l'imaginez; ou si vous estes ja-

loux du bonheur du Cavalier avec qui vous l'avez surprise, préparez vous aussi à luy envier la qualité de son Mary. De son Mary, m'écriay-je d'un air cōsterné ! Seroit-il possible que le Cavalier.... Il n'est rien de plus vray, reprit-elle. Un Galant n'a point eu de part dans toute ce que vous avez veu. Ce n'est rien de moins, je vous assure, & je gagerois que présentement vous vous vœulez du mal d'avoir fait un jugement téméraire. Je le retracte à l'heure qu'il est, répondis-je toujours plus troublé. Mais hélas ! que la nouvelle que vous venez de m'apprendre est cruelle pour mon cœur ! Ne m'accusez de rien, reprit-elle, j'y bien fait mon devoir. Je ne vous l'ay apprise qu'à l'extrémité, & lors que je n'ay pu m'en défendre. Ce n'est pas d'aujourd'uy que je me suis apperçue que vous étiez amoureux. J'ay cru vous apprendre que la Belle estoit mariée, en vous disant que vous

ne deviez rien attendre d'elle du côté du Sacrament. Vous avez pris ces paroles pour une assurance qu'elle ne songeoit point au Mariage. Vous m'en avez marqué de la joye ; & par un principe de charité, dont vous avez à me tenir compte, j'ay voulu vous épargner le chagrin de sçavoir si-tost que vostre Maîtresse estoit au pouvoir d'un autre. Il est vray qu'à dire tout, vous ne m'êtes pas si fort obligé d'avoir gardé le silence. Je me satisfaisois moy-mesme. J'agissois de concert avec mon Amie, à qui j'ay fait toujours donner devant vous son nom de Famille ; & nous trouvions assez plaisant l'une & l'autre de nourrir en vous des sentimens de jalousie, qui sans doute n'auroient pas esté si vifs, si vous eussiez esté mieux instruit. Mais maintenant, ajouta-t-elle en soupirant, permis à vous de vous en défaire, & de la laisser suivre l'ordre des choses toute entiere à son Mary. Falloit-il pour cela, repliquay-je, me laisser

laisser si longtemps confondre le Mary & l'Amant? Je me suis fait une habitude de regarder sous cette dernière qualité, le Cavalier comme mon Rival. Je m'y tromperay toujours; mais si je le regarde sous la première, auray-je moins lieu d'en estre jaloux. Du moins, vous devez estre assez content, reprit-elle, que vostre jalousie ait esté auprès de vostre Belle l'interprete de vostre amour. C'est par elle qu'elle a commencé à le connoître; & quand vous n'en auriez tiré que ce fruit, ne devriez-vous pas me faire des remerciemens, de vous avoir fourny ce secret de vous expliquer? Mais allez, je veux estre encor plus officieuse. Pour me r'accommoder avec vous, je prétens estre vostre Confidente. Je suis toute propre à cela; & peut-estre ne vous repentirez-vous pas d'avoir mis vos affaires entre mes mains. J'allois la remercier de l'offre qu'elle me faisoit, lors que la Belle

la

la vint joindre dans le mesme endroit où nous estions. Sa veüe me causa encor un nouveau trouble. Je changeay de couleur, & ne pus si bien cacher mon désordre qu'elle ne s'en apperceust. Elle voulut en sçavoir la cause, & son Amie qui ne demandoit pas mieux que de l'en instruire; vrayment, Madame, luy dit-elle, vous avez aujourd'huy scandalisé terriblement Monsieur de Tréval, & j'ay eu toutes les peines du monde à le guérir de ses soupçons. Voyez comme sa rougeur le trahit. Mais il se retire & n'oseroit soutenir vostre présence. Dans ce moment je les laissay l'une & l'autre fort disposées à se railler de l'erreur où elles m'avoient entretenu si longtemps. L'Avanture du Cabinet fut mise sur le tapis; & mes scrupules amoureux servirent fort à les divertir. Cependant apres les avoir quittées, mon esprit n'en fut pas plus tranquille. Cent pensées différentes s'en

C

em-

emparerent à la fois; mais enfin il y en eut un qui ne qui me fit respirer, & à laquelle je m'attachay plus qu'aux autres. A bien examiner, dis-je, ce que l'on vient de m'apprendre, qu'il a-t-il de si funeste pour mon amour? Il a pu l'alarme trop vîte. Dans le cœur de la Personne qu'on aime, il est plus aisé de détruire un Mari qu'un Amant. L'un n'y tient pas si bien que l'autre; & sans doute à présent j'auray moins de peine à en trouver le chemin qu'auparavant. Je veux que le Mary serve luy-même à m'y conduire, & que ce nom, que l'Amour ne respecta presque jamais, ouvre l'entrée à quelqu'autre qui luy soit plus doux. Monsieur de Tréval, interrompit Mademoiselle d'Ormilly, dans ces belles réflexions faisoit honneur à nostre Sexe; & nous luy devons estre fort obligées d'une si judicieuse Morale. Vous la condamnerez tant qu'il vous plaira, reprit Albagna, mais l'expérience fait foy; & je me suis toujours trouvé le mieux du monde, de m'estre adressé à des Femmes mariées. Nous vous y verrons un jour, Mesdemoiselles, & peut-estre alors vous aurez besoin de nous plus que vous ne pensez. Il a raison, il a raison, s'écria plaisamment Mademoiselle de Mirac, en fermant la bouche à Mademoiselle de Tréval qui vouloit parler; & en tout cas, je seray assez d'avis de le retenir par avance, sans un petit défaut que je luy trouve, dont je ne m'accoutumerois pas. Je devine ce que vous voulez dire, reprit Pontignan. Jaloux comme est Albagna, tout vostre Amant qu'il feroit, il vous feroit presque autant enrager qu'un Mary, & vous ne gagneriez rien avec luy; mais pour moy, je suis vostre affaire, & vous pouvez me retenir à coup sûr. Tant d'infidélitez qu'il vous plaira sur le compte de vostre Mary, tant que vous voudrez sur le mien.

je ne m'en embarrasseray point. Je ne suis point si délicat, & je vous passeray toutes choses. Bon cela, répondit la belle Gasconne; mais, mon pauvre Chevallier, d'un autre costé vous ne seriez pas mon fait. De l'humeur dont je vous connois, vous voudriez publier à toute la terre vos bonnes fortunes, & je ne trouverois pas de sûreté avec vous. Toute la Compagnie fut ravie que Mademoiselle de Mirac eust vangé Albagna de Pontignan, en le raillant ainsi à propos. On laissa en suite parler Tréval, qui continua de cette sorte. Je repris donc courage, comme vous avez veu. Chacun revint à Paris où je redoublay mes soins auprès de la Dame. L'Histoire que luy conta son Amie touchant ma jalousie, fit plus que la divertir. Elle la convainquit de l'excès de ma passion. Il me fut permis de luy en parler, & enfus écouté assez favorablement. Il est vray,

s'il faut dire tout, qu'il entroit un peu de vanité dans la complaisance qu'on avoit pour moy. On me croyoit Bel Esprit, comme je vous l'ay déjà marqué; & sur ce pied là on se faisoit honneur de mes soupirs. Autre bonheur auquel je ne m'attendois pas. Le Mary ne fut pas moins entêté de mon mérite, & il me vantoit sans cesse à sa Femme. Je découvris mesme une assez plaisante chose. Il souhaitoit presque autant que moy que j'en fusse aimé. Je ne pouvois comprendre d'abord ce qui l'obligeoit à se montrer si comme mode; mais enfin après l'avoir un peu examiné, j'en pénétray la raison. Il estoit secrettement amoureux de l'Amie; & comme nostre confiance m'engageoit à estre souvent chez elle, il en prit plus d'ombrage, que de me voir presque à tous momens chez lui. Il travailloit donc luy-mesme à me mettre bien avec sa Femme, dans la crainte qu'il avoit

qu

que si j'en estois trop rebuté, je ne cherchasse à m'en consoler, en m'attachant tout-à-fait à son Amie. Pour l'entretenir mieux dans cette peur, je prenois quelquefois plaisir à conter en sa présence des douceurs à cette Amie. J'affectois mesme un certain air passionné, qui le pénétrant jusqu'au fonds de l'ame, me vangeoit avec usure de tout ce qu'il m'avoit fait souffrir avant que je le connusse mieux. Quelles délices pour moy de le faire entrer dans son humeur sombre, lors qu'outre cela son chagrin, si précieux pour mon amour, produisoit toujours l'effet que j'en attendois! car enfin aussi-tost, plus par pitié pour luy, que pour moy, il m'alloit rendre de bons offices auprès de sa Femme. Il luy loüoit mon esprit, & se chargeoit mesme du soin de luy lire des Vers, où de la maniere la plus tendre, (car tout est permis aux Poëtes) je luy faisois la peinture

C 7

re

re de ma passion. Ainsi il m'auroit volontiers transporté tous les droits qu'il avoit sur son cœur, pour s'en assurer un autre que je luy disputois sans y rien prétendre. Politique amoureuse des deux costez. Je feignois d'aimer ce que je n'aimois pas, & cette feinte me réussissoit. On me servoit auprès de ce que j'aimois, & l'on prétendoit par là faire diversion. Cependant, quoy que les obligeans empressements du Mary me fussent toujours d'un admirable ragoust, mes affaires ne prenoient pas le train que j'eusse voulu. Elles alloient assez lentement. J'avois affaire à une Femme qui ne se déclaroit pas si viste. J'avois beau luy reprocher ses injustices, je n'avançois pas davantage. Dequoy vous plaignez-vous, me répondoit-elle assez souvent? Voulez-vous avoir place tout à la fois dans mon esprit & dans mon cœur? La chose est un peu difficile. Mais croyez-moy,

moy, vostre Partage n'est pas mal-heureux. Je vous estime, c'est plus que si je vous aimois. Vous n'en demeurez pas d'accord, mais quoy? Ne conviendrez-vous pas que le cœur n'agit jamais que par une conduite aveugle, au lieu que l'esprit est toujours judicieux dans la sienne. Hélas, luy répondois-je, est-ce là donc dequoy satisfaire ma tendresse, & ne trouverois-je pas bien plus doux qu'un certain je-ne sçay-quoy, que vous ne connus- siez pas bien vous-mesme, vous portast insensiblement à m'aimer, que non pas de me voir estimé de vous, avec réflexion mesme sur un peu de mérite que vous voulez bien voir en moy? Que me sert cette estime, si elle demeure sterile, & si elle ne produit rien de tout ce qu'elle devoit produire pour un Amant? J'en veux bien plus à vostre cœur qu'à vostre esprit; & si l'un ne me conduit à l'autre, je seray toujours

jours l'Homme du monde le plus malheureux. Je ne vous le cele point, reprenoit elle. Ils ne sont point du tout d'accord sur vostre chapitre, & je ne vois pas mesme d'apparence que leur demelé finisse si-tost. Mais c'est encore beaucoup, que vous ne soyez pas mal avec tous les deux. Hé quoy donc, m'écriois-je, ne pourray-je jamais esperer qu'ils deviennent d'intelligence en ma faveur, & leur cruelle division sera-t-elle tout le prix de mon amour? Ah Ciel, est-ce ainsi. Fort bien, interrompit Ormilly. Je me prépare à vous entendre apostropher amoureusement toutes les Étoiles, & je me répons déjà qu'il n'y en eut aucune à qui vous ne vous prissiez de vôtre infortune. Oh, cela fait tous les biens du monde, ajouta Pontignan, & dans mes tendres desespoirs, je me sens toujours merveilleusement soulagé, quand j'ay chanté poëuille aux Astres. Vous en

riez;

riez, Mesdemoiselles, mais ma foy, vous en devriez porter le peché. C'est plus vostre faute que la mienne, quand je les insulte. Vous n'avez qu'à changer de ton avec moy, j'en changeray bientôt avec elles. Je leur feray réparation, & il ne tiendra qu'à vous que je ne les nomme douces & benignes. Après cette petite digression, Tréval, poursuivit ainsi. J'avois, comme vous venez de l'entendre, plus à me plaindre de la Femme que du Mary. Il continuoît mieux que jamais à faire son devoir. Il sollicitoit en ma faveur avec un zele qui me charmoit, & que je me gardois bien de laisser languir; c'est à dire que peu s'en falloit que pour le mettre encor d'une maniere plus pressante dans les intérêts de ma véritable passion, je ne me déclarasse tout-à-fait son Rival. C'estoit un moyen toujours certain, pour arriver à mon but; mais enfin j'obtins mesme plus que je ne demandois. L'Amie pour qui

qui mon cœur estoit un peu hypocrite, s'alla imaginer que je luy en voulois tout de bon. Elle fut aisément la dupe de quelques soupçons que je ne luy adressoies qu'indirectement; & ne s'en tenant plus aux bornes de la confidence, elle répondoit quelquefois trop favorablement aux moindres avances que je luy faisois. Elle me plaignoit des rigueurs de la Dame, mais en même temps elle me faisoit entendre malicieusement qu'elle estoit indigne que je m'y exposasse davantage, & qu'un aussi galant Homme que j'estois trouveroit bien avec qui se consoler d'une fierté si peu méritée. Elle joignoit même à la charité de ses remontrances une médifance assez fine, quoy que toujours étouffée; & dérochant à son Amie, une partie de ses plus belles qualités, elle ne marquoit que trop ouvertement par ce premier vol l'envie du second qu'elle vouloit faire.

Mais

Mais un cœur trop mandié ne se donne pas. Rien n'offense plus sa délicatesse; & quand le mien naturellement ne se seroit pas piqué de constance, il n'en eust pas fallu davantage pour l'y maintenir. Cependant il se sentoit embarrassé des tacites, mais trop fréquentes semonces qu'on luy faisoit d'estre infidelle. Il se reprochoit en secret d'avoir mis les choses en cet état, & ne se le pardonnoit qu'avec peine. Vous aviez de plaisans scrupules, interrompit brusquement Pontignau, & vostre conscience en amour est bien délicate! Quoy donc, Monsieur le Chevalier, reprit aussi tost Mademoiselle de Turé, vous auriez voulu que Monsieur de Tréval eust fait faux-bond sans autre façon à sa première Maîtresse? Quel Monstre eust-ce esté que cela! Pas tant Monstre que vous pensez, continua le Chevalier,

lier, & il ne fust entré tout au plus là-dedans qu'un grain d'infidélité. Est-ce une affaire pour le siècle où nous sommes? Vous voila bien scandalisées, Mesdemoiselles. Je le vois bien, vous ne comprenez pas ma pensée. Non, non, je n'aurois point conseillé non plus que vous à Monsieur de Tréval, de renoncer à sa Maîtresse. La chose me paroît trop noire, mais en sa place je n'eusse point crû du tout là trahir pour prendre un peu d'engagement avec une autre Personne plus humaine qu'elle. Qu'y a-t-il là qui vous doive faire tant hausser les épaules? Cette seconde passion auroit esté subalterne de la première; l'une, si vous voulez, toute sage & respectueuse; & l'autre pour m'en délasser un peu, plus coquette & plus badine. Toutes les deux mêlées ensemble, auroient entretenu mon cœur dans la situation la plus agreable du monde, & du moins faut-il convenir qu'

qu'à quelque irrégularité pres, cette méthode a de douces commoditez dans son usage. Ce ne fut point la mienne, poursuivit Tréval; l'attachement que j'avois n'en souffroit point d'autre. J'en estois cependant assez mal payé. Il arriva même que la Belle qui s'apperçut que je n'estois pas entierement indifférent à son Amie, fit tous ses efforts pour m'embarquer avec elle. Si vous estes, me disoit-elle, véritablement à moy, comme vous m'en avez tant de fois assuré, pourquoy ne voulez-vous pas que je vous donne? Laissez-moy, laissez-moy disposer de vous en faveur d'une autre moy-mesme. Le Party de toutes manieres vous est avantageux. Vous n'estes pas hay. La Personne est bien faite, & vous m'en remercirez un jour. Je frémis, à dire le vray à la suite de cette proposition, car enfin elle ne parloit pas moins que de me marier, & en me pressant

pressant tres fort d'obeir, elle n'exigeoit que cette petite preuve de mon amour. Elle estoit assez nouvelle, puis qu'en mesme temps il falloit m'oster du cœur la seule Personne qui l'avoit jamais touché. Aussi vous pouvez juger que je ne crûs pas à propos d'estre complaisant. Le Mariage naturellement me faisoit peur. Qu'eust-il fait accompagner d'une si terrible circonstance? Je pris donc le party de desobeir; mais la Dame ne s'en tint pas là. Elle en parla à son Amie, qu'elle n'auroit peut-estre pas eu tant de peine à persuader, & publia si bien que nous estions le fait l'un de l'autre, qu'on s'imagina que c'estoit une affaire faite. Le dénouement de l'intrigue ne fut pas moins particulier. Le Mary toujours fortement amoureux, se mit la chose tellement en teste, que sur les vives alarmes qu'il en prit, il devint dangereusement malade. Cette imagination,

dont

dont il n'y eut pas moyen de le guerir, luy fut mortelle en sort peu de jours. J'eus beau l'assurer par mille sermens, que ce qu'il craignoit n'arriveroit pas. Il fit la sottise de ne me pas croire, & de mourir dans cet extravagant entestement, dont il ne voulut point démordre, que sa Femme, l'Amie & moy, agissions tous trois pour le tromper. Je perdois en luy un Agent qui ne m'avoit pas esté entièrement inutile, & je ne pus luy refuser quelques soupirs qu'il avoit assez bien mérités. On n'accusa point la Dame d'en avoir trop donné à cette perte. On crût ses larmes tout-au-plus de cérémonie, sans que le cœur y eust part. Il courut mesme un bruit assez plaisant. On disoit qu'elle n'avoit intenté le Roman de mon prétendu Mariage, que pour chagriner son Mary, qu'elle voyoit avec dépit trop attaché à son Amie; & le médisance ajoutoit qu'elle n'avoit point

point eu d'autre veuë que de porter son desespoir jusqu'où il avoit esté; mais on faisoit tort à ce caractère de vertu qui sied si bien à une Femme, & que je ne luy avois jamais veu démentir. Je jugeai plus sainement de son dessein, & ne conçus que trop qu'elle n'avoit voulu se défaire que de moy seul, & me donnant à son Amie. La voisine Veuve cependant, & plus en état par conséquent de recevoir mes soins; mais je n'en estois pas en mesure par leur posture. Ce pas que j'avois fait si viste pour elle de l'estime à l'amour, luy restoit encor à faire pour moy. Elle demeurait toujours sur sa première démarche. Je ne pouvois plus m'en prendre à ce scrupule délicat de gloire, qui embarrassant le cœur d'une Femme qui n'est pas elle-mesme, nous le dérobe quelquefois, lors qu'il est sur le point de se donner. Il avoit esté levé par la liberté où elle se voyoit alors de dis-

ser du sien à son gré, sans que sa gloire luy püst faire aucun reproche. Ainsi pour me refuser ce cœur, il falloit qu'elle se fît quelqu'autre scrupule qui ne vint purement que de luy seul, & c'estoit ce qui me desespéroit. Je ne comptois à rien, quand le reste me manquoit, le privilege de la pouvoir voir à toute heure, de luy pouvoir écrire quand il me plaisoit, & de recevoir mesme quelquefois de ses Lettres. Non, non, luy disois-je à tous momens, tout cela ne me satisfait pas. Vous me marquez assez par là que vous m'estimez, mais rien ne me dit de vostre part que je vous plais. Vous faites cas de mon esprit, je n'en puis douter; mais qu'ay-je affaire de sa bonne fortune, quand vous la laissez envier à mon cœur? Déclarez-vous autant pour celui-cy, afin qu'il cesse d'en estre jaloux; ou prenez garde qu'en favorisant l'un plus que l'autre, vous ne les rendiez

D

bien-

bientost ennemis. Mon aimable
 Veuve se soucioit fort peu d'allu-
 mer entre eux une guerre civile. Elle
 se faisoit au contraire un diver-
 tissement de cette dispute, & pre-
 noit toujours grand soin, pour l'en-
 tretenir, de les mettre mal ense-
 mble. Elle passa la premiere année de
 son Veuvage sans vouloir voir per-
 sonne. Cette régularité me charmoit
 & j'allois quelquefois jusqu'à me
 flater que la bienséance n'en estoit
 pas la seule cause, & que j'y pouvois
 avoir quelque part. Mon erreur fi-
 nit avec ce temps, qui fut aussi com-
 me préteux pour moy. Je ne fus
 plus le seul privilégié. La Dame re-
 çeut un assez grand nombre de Gen-
 chez elle, & j'eus bientost des Rivaux
 Par bonheur elle ne se déclara pour
 aucun, & me donna mesme toujours
 quelque marque de distinction.
 Comme on l'entendoit à tous mo-
 mens vanter son heureux état de
 Veuve, je me garday bien de luy

re la proposition d'en sortir. J'avois
 trop d'aversion pour les engagemens
 éternels, & j'estois ravy de trouver
 une raison qui m'empeschast de par-
 ler de mariage. L'Amie avec qui je
 ne pouvois pas estre trop bien, m'en
 fournit une seconde. J'aurois crain-
 de me mettre encore plus mal avec
 elle, si j'avois parlé de Sacrement,
 & j'ay crû jusqu'icy qu'il estoit de
 mon devoir de luy épargner ce cha-
 grin, apres luy avoir mesme re-
 tranché quelques douceurs que ma
 bouche ne me peut fournir pour el-
 le, depuis que mon cœur n'en reti-
 re plus comme autrefois aucun avan-
 tage.

Tréval ayant cessé de parler, on
 raisonna sur son Avanture, & apres
 d'assez plaisantes remarques que fit
 Albagna; Voyons un peu, luy
 dit Mademoiselle de Turé, de
 quelle maniere vous sçavez aimer.
 Mademoiselle de Mirac à jetté les
 yeux sur vous & je voy bien

qu'elle veut que vous parliez
Tres-volontiers, luy répondit Al-
bagna. Un peu d'attention, si
vous plaist, je m'en vay vous sa-
tisfaire.



HISTOIRE

D'ALBAGNA.

Qui dit Italien, dit Jaloux; &
si vous ne m'en croyez pas
sur ma parole, je m'en vais vous le
prouver. J'avois vingt-deux, ou
vingt-trois ans, quand je vins en
France la premiere fois. Comme
j'estois accoutumé à voir la maniere
triste & resserrée dont les Femmes
vivent en Italie, je fus surpris, &
en mesme temps charmé de la li-
berté qu'elles ont icy. Je disois en
moy-mesme, selon mon raisonne-
ment Italien; Les Hommes vont
voir les Femmes chez elles, ils de-
meurent seuls avec elles dans leurs
Chambres; il faut donc de necessi-
té absolue qu'ils en obtiennent tout
ce qu'ils veulent. Voicy un Païs

D 3;

où

où il fait bon vivre, nous y ferons bien nos affaires. Plein de cette assurance, je m'embarque à aimer une petite Femme fort jolie. Dès la première fois que j'allay chez elle, ce fut l'accueil le plus obligeant du monde; cent petites manières engageantes: de petits coups d'oeil mesme assez favorables par-cy par-la. Enfin je sortis fort persuadé que l'affaire estoit finie, si ce n'eust esté qu'il y avoit quelqu'un dans sa Chambre. Je ne songeois plus qu'à la pouvoir trouver seule; ce-la supposé, je me tenois heureux.

Mon Dieu, s'écria Mademoiselle de Mirac, il n'y a rien que je ne fisse à l'heure qu'il est pour favoriser vos amours. Je donnerois tout ce qu'on voudroit pour vous faire trouver vostre Belle toute seule. Il en arriveroit quelque chose de si ridicule Tailfez-vous, Pontignan, dit-elle au Chevalier qui ouvroit la bouche pour

pour parler; vous allez dire une sottise. Moy? répondit froidement Pontignan, je n'ay rien à adjoûter à ce que vous avez pensé. L'aimable Gasconne rougit, & Albagna continua, en s'adressant à elle.

Vous ferez donc satisfaite, Mademoiselle. Dès ma seconde visite, je pris si bien mon temps, que je ne trouvay encore personne dans la Chambre de la Dame. Dieu sçait la joye que j'en eus. Ah! Madame, luy dis-je avec un transport extraordinaire, & m'avançant vers elle en ouvrant les bras, nous voicy donc seuls! Il est vray, me répondit-elle en souriant, mais cela pourra encore arriver bien des fois. Souffrez, repris-je, que je ne perde pas une si heureuse occasion de vous marquer à quel point je vous aime. Ah! dit-elle, toujours d'un air froid & assez plaisant, il n'est pas besoin en ce Pais-cy de se servir si viste

des occasions. Il n'en va pas comme en Italie, où elles sont rares. Mais croyez-moy, nous n'en manquerons point quand nous voudrons. Là-dessus je vous avoué que je commençay à estre un peu déconcerté. Je n'ay jamais pû me souvenir de ce que je dis dans ce moment. Apparemment ce n'estoit rien qu'availle; mais je sçay bien qu'elle me répondit; Prenez un siege, Mr. le Comte, & une autre fois, nous nous aimerons encore plus que nous ne faisons à present. Par bonheur, comme nous en estions là, il entra quelqu'un qui me fut d'un grand secours, car j'allois estre fort embarrassé à entretenir la Dame teste à teste, & c'eust esté une triste chose qu'une conversation qui eust esté réduite à se tourner sur la pluie & sur le beau temps, apres avoir commencé d'une maniere si vive.

Ma foy, dit Ormilly, ces Messieurs les Italiens sont naturels. Ils

Ils sont persuadez qu'il ne faut point faire tant de façon avec les Dames, & qu'il n'y a qu'un mot qui serve. Bien souvent, si nous en faisons autant, je croy qu'il nous en prendroit mieux. Oh! reprit Albagna, vous ne me connoissez pas. Les Femmes d'Italie m'avoient accoutumé à cette procédure précipitée, mais de mon naturel j'estois l'Homme du monde le plus timide & le moins entreprenant. Il me souvient d'une Avanture qui vous le montrera bien.

J'estois à Rome, encore Eco-lier. J'avois cette premiere fleur de jeunesse qui est si précieuse apres des Femmes de mon País. J'allay voir une Dame qui estoit un peu de mes Parentes, & par un hazard tres-rare, je la trouvay seule. Je sçavois bien que l'occasion étoit belle, mais j'estois retenu par cette fausse honte que vous sçavez qui est la source de tant de maux dans la Mo-

rale. Je regardois cette Belle avec des yeux brillans que je baïssois aussitost. J'estois interdit. Je ne sçavois ce que je disois. Elle sentit bien mon embarras; & comme le temps, ce temps si cher en Italie, se passoit, elle fit un trait d'habileté dont il n'y a qu'une Italienne qui se fust avisée.

Je voudrois bien sçavoir, ajouta-t-il en riant, si quelqu'une de ces Demoiselles auroit assez d'esprit pour le deviner. Nous vous sommes fort obligées, reprit Mademoiselle de Turé, de vouloir bien prendre le soin de nous exercer un peu, afin qu'en pareille occasion nous sçachions nous tirer d'affaire. Oüy, dit Tréval, cela peut vous être d'un grand usage, quand vous trouverez de jeunes Gens embarrassés auprès de vous, & n'osant rien entreprendre. Devinez donc ce que fit l'Italienne. Elle sauta au col de Mr. Albagna, répondit brus-

quement Mademoiselle de Mirac. C'estoit ce qu'il y avoit de mieux à faire pour elle. Oh, oh, voicy une Gasconne encore plus vive que l'Italienne, reprit le Comte; & vous, Mademoiselle d'Ormilly, que devinez-vous? En verité, répondit-elle d'un air fort agreable, j'aurois beaucoup souffert, si j'avois esté en la place de la Dame; & comme j'ay aussi un peu de cette fausse honte que vous aviez, je croy que nous en fussions tous deux demeurez là.

Il faut donc vous dire, reprit le Comte, dequoy s'avisa mon Italienne. Elle s'évanouït; & moy qui n'entendis point ce que vouloit dire un évanouïssment si ingénieux je m'amusay sotement à appeller du secours. Elle fut bientoist revenue à elle, comme vous pouvez croire, & me regardant d'une maniere fine & malicieuse; je vous suis bien obligée, me dit-elle à demy bas. On peut

put s'évanouir avec vous en sécurité. Je sortis si irrité contre moy-mesme, & si desesperé de ma sottise retenuë, qu'à l'heure, qu'il est, je n'y songe point encore, que je n'aye envie de m'en punir. Je me promis bien que jamais je n'appellerois du secours à des Dames évanouïes, & je vous assure que je les verrois plus-tost mourir.

Voila comme j'estois fait dans ma grande jeunesse, & ce fut principalement cette Avanture qui m'engagea à faire de violens efforts pour vaincre ma respectueuse & niaise timidité. J'en estois assez heureusement venu à bout, comme vous avez veu lors que je devins amoureux de cette Dame Françoisse; mais le mauvais succès de ma seconde visite, me fit repentir d'avoir trop pris les manieres Italiennes. Je conçus qu'il falloit faire une attaque plus régulière; & comme j'estois fortement épris, je m'y résolus.

Mais

Mais sçavezvous ce qui faisoit la force de mon amour? C'estoit le nombre de mes Rivaux, car la Cour de la Dame estoit fort grosse. Il y en avoit un principalement que je soupçonnois fort d'estre plus heureux que je n'eusse voulu. Ma jalousie ne manqua point de jouer son jeu, & d'enflâmer furieusement mon amour. Une tendre œillade que la Belle avoit envoyée à mon Rival en ma présence, me rendoit plus amoureux, qu'une qu'elle m'auroit envoyée à moy mesme. Tous mes autres Rivaux desespererz désertoient peu à peu, & moy je m'attachois davantage. Enfin nous estions presque demeurez les seuls qui composassions la Cour de nostre Belle, cet Homme là & moy. C'estoit un Financier, qui avoit quelque mérite de sa personne, outre cette autre espece de mérite qu'il ne pouvoit pas manquer d'avoir. Il avoit épousé par amour une fort

D 7

105

jolie Personne. Le Mariage avoit remedié à sa passion, & il estoit devenu amoureux ailleurs. J'imaginay un moyen bizarre de le détacher de la Dame que nous aimions, & ce moyen la, je le pris dans l'Histoire Romaine. Voila ce que vous n'auriez peut-estre pas cru. Vous sçavez bien que pendant qu'Annibal ravageoit l'Italie, Scipion ne s'amusa point à luy tenir teste. Il s'en alla droit à Carthage, pour la ravager aussi de son costé, & faire abandonner l'Italie à Annibal. De ce stratagème guerrier, j'en fis un amoureux. Je vis bien que la partie estoit trop inégale entre le Financier & moy auprès de nostre Belle. Je la quitte la, & vay m'attacher à la Femme du Financier, pour rappeler mon Homme chez luy & luy faire lâcher prise. Je n'aimois point la Femme, quoy que fort aimable; mais en récompense je haïssois bien le Mary, & la haine que j'avois pour l'un,

l'un, me tint lieu d'amour pour l'autre.

Cela est assez plaisant, interrompit Mademoiselle d'Ormilly. Voyez comme ces pauvres Femmes sont sujettes à estre trompées. C'est une question, quand on les aime, que de sçavoir si c'est elles que l'on aime, ou leurs Marys que l'on hait. Pour moy, dit Mademoiselle de Mirac, je me tiens tout cela pour dit. Bien fin qui m'attrappera apres les Histories de ces Messieurs. Eh! mon Dieu, reprit Pontignan, je vous garantis que vous n'en ferez pas plus sage. Il y a longtemps que le Monde dure, & en fait d'amour, il ne profite guère de la longue expérience qu'il a. Pour suivons s'il vous plaist, Mr. le Comte.

Je commençay donc, continua-t-il, à rendre des soins à la Femme du Financier & j'en fus assez bien, receu. N'en tirez point de vanité, dit brusquement l'aimable Gasconne. Je gage

gage qu'elle ne vous aimoit non plus que par haine pour son Mary infidelle. Voila une vaine galanterie. Ce n'est que haine de tous costez, & il n'y entre pas un grain d'amour. Ce sera tout ce qu'il vous plaira, repliqua le Comte. Je n'y regardois pas de si pres, & pourveu que je donnasse de la jalousie au Mary, j'estois content. Quand je fus en état de le remercier de quelques graces receuës, mes plus tendres remerciemens ne rouloient presque que sur la haine que j'avois pour son Mary. Ah ! Madame, luy disois-je, que vostre Mary auroit de chagrin, s'il sçavoit ce-cy ! Que son importune jalousie envieroit nostre bonheur ! & beaucoup d'autres jolies choses moins amoureuses que vindicatives.

Franchement, Monsieur le Comte, dit alors Tréval, j'ay oüy déjà conter à peu pres la mesme chose, & mieux que vous ne la contez. Les oreilles de ces Demoiselles n'auront qu'à essuyer

un

un petit mot, pour entendre l'Histoire dans toute sa beauté. C'estoit un Homme qui la premiere fois qu'il parvint aupres de sa Maîtresse au comble de ses desirs, s'écria au milieu de ses doux transports ; enfin, Madame, rien ne manque plus à mon bonheur, voila vostre Mary incontestablement . . . Vous pouvez supprimer le mot fâcheux, interrompit Pontignan. Ces Demoiselles l'entendent. Voyez combien elles ont de peine à prendre leur sérieux. Riez, riez, Mesdemoiselles, la chose le mérite bien. Ces derniers mots les firent rire en effet. Elles soupçonnerent sans en rien dire, qu'Albagna étoit le Héros du petit Conte, & il continua ainsi.

J'avois un chagrin fort plaisant. Je ne perdois pas mes soins aupres de la Dame, mais je les perdois aupres du Mary ; c'est à dire, que le Mary me laissoit assez tranquille aupres de sa Femme, & estoit tou-

jours

jours fort attaché à son aimable Maîtresse. Qu'est-ce cy, disois-je en moy-mesme? Voila un Homme bien difficile à arracher du lieu où il est. C'est peutestre qu'il ne sçait pas combien il est nécessaire chez luy. A la fin il me réduira à le luy aller dire, car je ne suis pas résolu à perdre toutes les peines que je me suis données auprès de sa Femme. Ce n'estoit la une situation assez extraordinaire. J'avois une Intrigue dont je voulois que le Mary se doutast & pour me faire enrager, le Mary ne vouloit point s'en douter. Le fin cependant il me tira de peine. Sa passion pour sa Femme se réveilla. Il revint chez luy plus amoureux d'elle que jamais, parce qu'il crut que je l'avois esté, & que je l'estois encore. Vous pouvez croire que luy céda volontiers la place, & que je courus avec joye me saisir de celle qu'il avoit quittée. Je retrouvai cette petite Femme assez seule chez elle.

elle, parce que le Financier, du temps de son regne, en avoit écarté tout le monde. Je crûs, & il y avoit de l'apparence, que j'allois estre entierement heureux. Point du tout. Je n'avois plus de Rivaux, je ne sentis plus de passion. Je me demanday mille fois ce que mon amour estoit devenu. J'aurois donné beaucoup pour le recouvrer, mais il n'estoit pas possible. Mon amour ne va point sans jalousie. Le moindre petit Rival m'auroit remis en train d'aimer. J'en demandois un au Ciel tous les jours, & le Ciel en colere vouloit que je fusse seul auprès de ma Maîtresse. Je tâchois quelquefois à joüer le personnage d'Amant, & je sentoient bien que je le joüois mal. Quand je faisois de tendres demandes, je les faisois de si mauvaise grace, que j'eusse esté fort trompé si elles eussent produit quelque chose. Mais enfin voicy le bonheur que j'avois tant sou-

fouhaité, voicy un Rival. C'estoit un Homme fort bien fait, & fort agreable, mais terriblement entêté de la bonne fortune. Il ne parloit d'autre chose; il ne cherchoit presque dans toutes ses galanteries qu'à donner des Spéctacles au Public; il ne respiroit que la ruine de réputations. Je luy eus l'obligation de me rendre tout l'amour que j'evois jamais eu. Si-tost qu'il fut mon Rival, ma passion recommença à faire des merveilles; mais il m'en cousta beaucoup, car en mesme temps qu'il me fit redevenir amoureux de la petite Femme, il fit devenir la petite Femme amoureuse de luy, & je ne luy en demandois pas tant. Figurez-vous combien j'aimois alors. Je gagnay la Suivante, pour apprendre les particularitez des amours de ma Maîtresse & de mon Rival. Je sceus d'elle que je les importunois fort, & un jour elle me dit que leur premier rendez-vous étoit

toit pris pour le lendemain sur les onze heures du soir. Apres que je me fus desespéré autant que je le devois régulièrement en pareille occasion, je m'avisay de joüer à mon Rival un tour assez extraordinaire. Je luy envoye par un Homme inconnu un Billet conçu en ces termes.

Si vous n'avez rien de mieux à faire que de vous rendre demain seul auprès du cinquième Pilier de la Place Royale, à main droite en entrant du costé des Minimes, à onze heures du soir, vous y trouverez une Personne qui vous conduira chez une Dame, dont la beauté & la tendresse vous empêcheront de vous repentir de la peine que vous aurez prise.

Vous jugez bien qu'il fut un peu embarrassé de deux Rendez-vous à la fois, qu'il se plaignit de son mérite qui luy attiroit trop de bonnes affaires, & qu'il eust voulu estre réduit à la condition des Gens du commun, chez qui

qui les bonnes fortunes ne se trouvent point les unes les autres. Un Homme de bon sens n'auroit seulement pas délibéré; mais comme il avoit l'imagination romanesque, & fort gâtée par le desir des belles Aventures, il se détermina au Rendez-vous de la Place Royale. Il crût que le recit en seroit bien plus beau à faire que de l'autre, qui n'avoit rien que de fort vulgaire, & de fort bourgeois. Apparemment il se figuroit quelque Princesse qui l'attendoit, incommodée par sa qualité, pressée par son tempérament, & obligée à passer par dessus les petites procédures en faveur du mérite du Cavalier. J'estois de mon costé assez inquiet. Je craignois quelquefois qu'il ne fust point assez fou pour donner dans le panneau que je luy avois tendu, & qu'il ne me fît perdre les préparatifs que j'avois faits; mais apres y avoir bien pensé, l'ex-

tra-

travagance que je luy connoissois, me rassuroit.

Enfin arrive le soir si souhaité de nous deux. J'avois placé quelques-uns de mes Gens au guet autour de la Place Royale, pour voir tout ce qui se passeroit. Voicy mon Homme qui vient paré comme l'Empereur du Mogol, & accompagné de quelques uns de ses Amis qu'il vouloit toujours pour témoins & pour admirateurs de ses douces aventures. Il laissa cette Troupe fidelle à l'entrée de la Place Royale, apres leur avoir bien recommandé d'observer autant qu'ils pourroient tout ce qui luy alloit arriver. Il va d'un pas victorieux au cinquième Piliér, & y trouve une Demoiselle ayant ses Coiffes abatuës, & deux Chaises à Porteurs aupres d'elle. Elle luy dit que pour des raisons tres-importantes, elle le prie de souffrir qu'elle luy bande les yeux; qu'apres cela, il entre dans une de ces Chaises, & qu'il se laisse cōduire. Je

Je ne doute point que tout cela ne le charmast. La précaution de lui bander les yeux, sentoît fort la Princesse. Il se mit dans une Chaise, & la Demoiselle inconnue dans l'autre. On le promena une bonne heure, & enfin on l'arresta dans une Cour. La Demoiselle le prit par la main, luy fit traverser un grand Apartement, & le mit dans un petit Cabinet, en l'assurant que dans un moment il alloit recevoir une visite qui ne luy seroit pas desagréable. Il n'est pas besoin de vous dire les pompeuses chimères qui dûrent luy passer par l'esprit. Quelque temps apres, la mesme Demoiselle vient dire à cet Homme bandé, que comme il peut estre fatigué du long chemin qu'on luy a fait faire, on luy envoie des Liqueurs pour reparer ses forces. Il répond que l'idée de l'adorable Personne qu'il attend, luy seroit eschuyer bien d'autres peines; mais

cela

peines; mais cela n'empescha pas qu'on ne luy fist avaler un verre d'une Liqueur excellente, & fort rare. C'estoit une certaine composition d'Italie qu'il crût propre aux choses pour lesquelles il n'estoit point du tout appelé.

Cela estoit assez malicieux, dit Tréval, mais c'estoit le moyen de luy faire croire qu'il attendoit quelque Princesse un peu vieille, & qui avoit besoin de préparer les Gens avec des Liqueurs. Et où est-ce que tout cela se passoit, dit Mademoiselle de Mirac? Vous ne le devinez jamais, répondit Albagna, dans ma Chambre. Le pauvre Diable passa dans la Chambre de son Rival une nuit qu'il devoit passer dans celle de sa Maîtresse. J'estois à costé de luy, & je ne le perdois pas de veüe un seul moment. O la délicieuse nuit pour moy! D'abord je le voyois s'ôûrire agréablement, & je l'entendois dire à demy haut,

E

Ah,

Ah, quel plaisir! quel bonheur, ma Chere, mon Adorable! Justement dans ce temps-la il entend commencer dans une autre Chambre un très bon Concert d'Instrumens. Il crut sans-doute estre dans un Palais enchanté, comme Psyché lors qu'elle entre dans celui de l'Amour, & qu'elle y entend une Musique admirable, car il s'écria, *Ah, donnez-moi le prélude de ma félicité!* Mais comme cela duroit un peu trop, je luy entendis dire d'un air un peu chagrin. *Oùais, cecy est long, elle ne vient point.* Il me prenoit des envies de rires violentes, que je pensay mille fois éclatter, & gâter tout le mystere. A la fin il s'impatienta. Tantost il frappoit la terre des pieds, tantost il faisoit tous ses efforts pour arracher son Bandeau, mais il estoit attaché d'une maniere particuliere, & il ne pût jamais venir à bout.

Après qu'il eut esté régalé du Concert pendant deux grosses heures,

res, la Demoiselle revient, & luy dit d'un air fort affligé; *Helas! Monsieur, à l'heure qu'il est, une des plus aimables Personnes du monde est au desespoir. Son Mary, qu'on n'attendoit point, est venu à ce Concert qui vous estoit préparé. Il est impossible qu'elle vienne icy. Elle vous prie de vous laisser remener, & d'attendre avec autant d'impatience qu'elle, le heureux moment où elle pourra vous donner des marques de sa passion. Je ne sçay s'il fut véritablement la dupe de ce qu'on luy disoit, ou s'il jugea que le meilleur estoit de ne point faire de bruit dans une Maison inconnue. Enfin il se laissa remettre doucement dans sa Chaise. Il demanda seulement qu'on luy débandast les yeux. La Demoiselle répondit qu'elle l'alloit suivre, & qu'à la Place Royale elle luy osteroit le Bandeau. Vous pouvez croire qu'elle n'en fit rien. Les Porteurs de l'Homme à bonne fortune, le plante-*

rent avec la Chaise dans la Place Royale sur les trois heures après minuit, & s'en allerent avec diligence. Il eut beau pester, & demeura là. Il pût faire, s'il vouloit, un petit somme il dans la Chaise jusqu'au jour. Mais ce fut une chose assez plaisante qu'un Colin Maillard qui s'alloit présenter aux Gens les plus méritieux qui passèrent par la Place Royale, les priant de le débarrasser. Si les premiers qui en furent sollicités, luy rendirent un charitable office, ou si on le laissa longtemps comme un Fou sans s'en approcher, je n'en sçay rien. Il est toujours sûr que voilà le plus bel exemple que l'on puisse jamais apporter de l'incertitude des choses humaines, & des étranges revers de la Fortune.

Ce rendez-vous ridicule ne jouit beaucoup toute la Compagnie; & après que les premiers éclats

d'éclats de rire furent passés, le Comte reprit ainsi. Je me doutay que mon Rival ne manqueroit pas d'aller le mesme jour chez la Dame, qui luy avoit donné le vray rendez-vous, auquel il avoit manqué, pour se justifier le mieux qu'il pourroit. J'y allay aussi, car j'avois mon dessein. Je voulois y demeurer après luy, & je l'assay si bien de sa persévérance, qu'enfin il sortit. J'oubliois à vous dire qu'il avoit l'air fort mélancolique, & que la Dame aussi, & qu'il paroissoit bien qu'ils avoient passé tous deux une nuit assez mauvaise. Quand il fut sorty, je l'assay adroitement tomber dans la Chambre un Billet tout semblable à celui du faux rendez-vous, écrit de la mesme main, & contenant les mesmes choses, & je m'en allay presque aussi-tost. Cela fait, je ne voulus plus imposer

tuner mon Rival, & je luy laissai tout le jour suivant libre pour se justifier tant qu'il voudroit.

Je sçeus de la Suivante ce qu'estoit arrivé, & c'estoit justement ce que j'avois prétendu. La Dame trouva le Billet, & il instruisit de ce qui avoit empesché son Amant de venir au rendez-vous qu'elle luy avoit donné. Il ne falloit qu'estre médiocrement Femme, pour en concevoir bien de la colere & bien du dépit. Elle estoit dans ces belles dispositions, lors que voicy son Amant, qui d'un ton douloureux & desesperé, vient se plaindre de sa mauvaise fortune qui l'avoit fait manquer au rendez-vous, & luy conte une Histoire qu'il avoit composée. Elle l'écoute tout du long, & ne luy répond qu'en luy jettant le Billet au nez. Jamais Homme ne fut plus confondu. Il rougit, il pâlit, il demeura sans parole. Il crût que c'estoit le mesme Billet qu'il avoit

avoit receu, & qui estoit tombé de sa poche; que peut-estre sa Maistresse sçavoit la pièce qu'on luy avoit faite; & que peut-estre mesme elle estoit de la partie; toutes choses plus facheuses les unes que les autres. Son desordre servit encore de preuve contre luy; & quand sa Maistresse eust voulu douter, elle ne le pouvoit plus. Il n'osa jamais luy demander si elle ne sçavoit aucunes particularitez du rendez-vous de la Place-Royale. Il s'entint quitte à bon marché, si elle n'avoit veu que le Billet, & il fut toujours dans une incertitude dont je serois mort en sa place. Dans une conjoncture si heureuse, il ne me fut pas difficile de me faire aimer. Mon Rival qui enrageoit de me voir profiter de sa ruine, servoit beaucoup à redoubler ma passion; & comme il vint à me soupçonner de luy avoir donné le rendez-vous de la Place-Royale, il entra dans des des-

espoirs qui firent tous les biens du monde à mon amour. Heureusement pour moy, il s'obstina à vouloir regagner les bonnes grâces de la Belle, & plus heureusement encore, il n'y put jamais réussir. Il me fit tirer l'épée dans une rencontre, j'en sortis assez à mon avantage, & cent fois plus amoureux. Enfin je n'oublieray jamais la reconnaissance que je luy dois pour tous les soins qu'il prit de m'affaiblir agréablement le bonheur dont je jouissois.

Albagna finit, & le Marquis d'Ormilly s'adressant à Mademoiselle de Mirac; c'est à vous présentement, luy dit-il, à choisir qui parlera pour le compte de Mademoiselle de Turé, comme elle a fait parler pour le vostre. Je croy, repliqua Mademoiselle de Mirac, qu'il sera bon que vous commenciez, car Pontignan me paroist réveur; & c'est une mar-

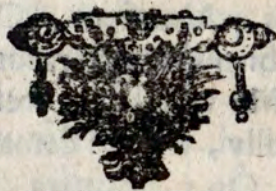
que

que qu'il n'a pas encore assez mis en ordre ce qu'il a dessein de nous conter. Il est vray, dit Pontignan, que j'ay mené jusqu'icy une vie d'amour tresavanturiere. Je dirois trop si je disois tout. Ainsi le grand nombre que j'ay eu d'Intrigues galantes, me fait ramasser les principales; & tandis que j'acheveray de les choisir, Monsieur d'Ormilly fera fort bien de vous raconter les siennes. Me voila tout prest, reprit Ormilly, mais je demande une chose. On m'écouterà sans me rien dire. Mon Avanture n'est point chargée d'Incidents. Ce sont sentimens particuliers, sur lesquels peut-estre vous me trouverez trop delicat & si l'on m'interrompoit, j'aurois de la peine à leur donner une suite. ConteZ en toute assurance, luy dit Pontignan. Je suis le plus grand Parleur de la Compagnie; & puis qu'il me faut réver au recit que j'ay à faire, je vous répons d'un silence

E 5

ge-

general. Les Demoiselles assurerent Ormilly en mesme temps, que quoy que d'un Sexe qui n'aimoit point à se taire, elles se feroient violence en sa faveur. Ensuite voyant tout le monde disposé à l'écouter, il prit ainsi la parole.



HISTOIRE

D'ORMILLY.

ON est amoureux le plus souvent sans qu'on ait dessein de le devenir & l'Amour n'attend pas toujours à soumettre un cœur, qu'il ait permis de s'en rendre maître. S'il fait mieux voir ce qu'il peut en nous faisant aimer malgré nous, il est certain qu'il nous est plus obligé, lors que nous aimons pour ainsi dire de nous-mêmes, & que nous prenons d'occasion de nous engager, sans qu'il ait besoin de chercher à nous surprendre. C'est de quoy l'Amour me doit tenir compte. Le commencement de cette Histoire vous le fera voir.

Mon cœur étoit oisif depuis quelque temps. Sa tranquillité me déplaisant,

plaisant, je cherchois à l'occuper & je me mis à voir un assez grand nombre de Femmes dans un pur dessein de luy trouver de l'employ. La chose n'étoit pas trop difficile. Naturellement j'ay l'ame tendre, mais il s'agissoit de faire un choix sur l'apport de mes yeux. Il falloit que mon cœur en fust content, & ce fut ce qui me causa d'abord un peu d'embarras.

Parmy quantité de Belles que je voyois, il n'y en avoit pas une à qui je ne trouvasse, dans ce qui m'en paroïssoit, assez de mérite pour se faire aimer, & je les aimois déjà presque toutes en gros, sans avoir encore déterminé à qui je devois particulièrement m'attacher. Cependant comme je ne voulois point m'embarasser entièrement sans précaution, je résolus d'examiner leurs esprits. J'estudiai leurs différentes manieres, & tâchay de pénétrer le plus qu'il me fut possible, le caractère qui leur es-

toit

toit naturel. Ce n'est pas que je ne crusse qu'il m'en échapperoit toujours quelque chose (car le moyen de bien connoître une Femme ?) mais je m'assurois au moins de découvrir certains traits qu'il est presque impossible de cacher, parce qu'ils trahissent toujours celles-là mesme qui dissimulent le mieux.

Je n'eus pas de peine à faire une remarque de cette nature dans une Personne auprès de laquelle j'avois commencé à me radoucir. Mon cœur convenoit assez qu'elle estoit aimable, & sentoît déjà pour elle un panchant de préférence. Aussi n'eust-il pas manqué à se déclarer en sa faveur, si ma raison, que je consultois encore, me l'eust pû permettre. L'humeur enjouée de la Dame attiroit grand monde chez elle. Il y avoit dans tout ce qu'elle disoit, un je-ne-sçay-quel agrément qui la rendoit admirable dans la conversation. Elle faisoit un

E 7

conte

conte de fort bonne grace, mais quelquefois elle y méloit un peu de Satyre. Sur tout elle ne manquoit jamais d'y faire entrer le Portrait de beaucoup de Gens qui luy rendoient des soins assidus, & elle n'en déguisoit pas si bien les traits, qu'il ne fust aisé de les reconnoître. On s'appercevoit même qu'elle eust esté bien fâchée qu'on ne les eust pas reconnus. Celles de son Sexe n'avoient aucun privilège. Pas-une n'échapoit à sa Critique; & ce qu'il y avoit de plaisant, c'est qu'elle faisoit le plus souvent le Procès aux autres, sur des choses qu'elle affectoit elle-même.

Un jour que la Compagnie estoit fort grande chez elle; ne voyez-vous point me dit-elle, cette Beauté niaise qui se vient d'asseoir auprès de vous? Ne diroit-on pas d'une véritable Agnes! A ces mots je jettay la veuë sur cette Belle que la Dame venoit de

railler.

railler. Je sentis au même instant un trouble secret qui ne m'étoit pas ordinaire. Ses traits me parurent fort touchans; mais parmy les charmes d'une riante jeune, rien ne me plut tant que sa modestie.

Je commençay alors à m'appercevoir qu'elle attiroit les regards de tout le monde, sans aucun soin de les mandier. A peine prenoit-elle garde qu'on la regardoit, & j'eus tout loisir de la contempler sans qu'elle semblast l'avoir remarquer. Je m'approchay d'elle remply de ce trouble, que je pris pour un avis secret de l'Amour qui vouloit que j'en devinasse l'Amant, & dès ce moment je résolus de quitter la Dame, qui m'avoit déjà paru ne pouvoir estre mon fait. Comme elle observoit tous mes regards, je crus lire dans ses yeux, qu'elle m'accusoit de mauvais goût; & je me fis un plaisir de m'exposer à sa médisance.

Cepen-

Cependant la Belle à qui j'avois dit quelques douceurs, se disposa à sortir; & comme je ne la vis accompagnée que d'une Suivante, je m'hazarday à luy présenter la main. Elle la refusa d'abord d'un air modeste, mais je fis si bien qu'elle ne se pût défendre de l'accepter. Je profitay du moment. Nous liâmes conversation. Je laissay mesme échaper quelques soupîrs; car mon cœur me fit connoître que j'estois pris tout de bon. Il me sembla qu'elle n'entendoit pas cette langue, & je ne remarquay pas moins de simplicité dans ses paroles que dans le reste de ses manieres; quoy que ce fust une simplicité toute spirituelle, & beaucoup plus engageante que ce faux brillant qui n'a rien de naturel.

Après que nous fûmes arrivez chez elle, je luy demanday en la quittant, la permission de la venir voir. Elle semble me l'accorder par le

soû-

soûrire le plus obligeant du monde; & je luy dis adieu fort satisfait de mon Avanture. En effet, jusqu'alors j'avois cherché à me défaire de ma liberté, & heureusement je trouvois un agreable moyen de la perdre.

Le lendemain je rendis visite. Je découvris de nouveaux charmes dans cette aimable Personne. Il s'agissoit de luy faire connoître que j'en estois amoureux. Mes yeux parloient, mais les siens loin de répondre, ne marquoient pas même qu'elle entendist ce que les miens luy disoient. Je m'expliquay d'une maniere plus intelligible, mais je ne me fis pas mieux entendre. On eust dit qu'elle ne sçavoit pas ce qu'elle valoit, ny quel usage elle pouvoit faire de son mérite. La chose me parut peu ordinaire, & je m'applaudis de la découverte, fort résolu de la ménager.

Je

Je me garday bien de luy rien dire qui luy fist ouvrir les yeux sur les avantages qu'elle avoit reçeus de la nature; & comme elle estoit d'un caractère tout particulier; je crus qu'il luy falloit un Amant qui ne fust pas fait comme les autres. Ainsi de peur de luy faire prendre une vanité, qui l'eust trop enorgueillie, je l'admirois sans luy donner aucunes louanges, & plus je la trouvois digne de tout mon attachement, moins je luy disois qu'elle estoit aimable. Je souhaitois presque que son Miroir ne la représentast pas à ses yeux aussi belle qu'elle estoit; & j'avois du chagrin qu'il la pust instruire d'une chose qu'il m'estoit avantageux de luy laisser ignorer.

J'avois sçeu qu'elle voyoit peu de monde, & je découvris avec plaisir que j'estois le premier de ses Soupirans. Je luy rendois des soins, mais sans trop affecter d'en rendre.

Je

Je luy cachois une partie de l'amour que j'avois pour elle. A la vérité mon cœur ne souffroit pas peu de la contrainte que je m'obstinois à luy imposer. Il ne m'obeissoit pas toujours. Aussi aurois-je esté fâché quelque-fois qu'il m'eust obey trop exactement. Quelque trahison qu'il me fist par là, je luy pardonnois sans peine, lors que malgré ma défense, il laissoit échaper de tendres transports qu'il ne pouvoit plus retenir. Ce n'est pas qu'il n'y eust des temps où je tâchois de m'en rendre maître; car enfin je craignois en me montrant trop passionné, de fournir moy-même à cette Belle des leçons de fierte, dont elle eust pû se servir un jour au desavantage de ma passion. Je voulois avec moins de risque luy apprendre que je l'aimois, & la reduire insensiblement à ne se pouvoir passer de me voir. L'entreprise estoit délicate. Cependant je

je la conduisis si bien que j'en vins à bout.

Je ne tarday guère à m'appercevoir que j'estois aimé. Une je ne sçay-quelle langueur que me firent voir les yeux de la Belle, me découvrit que je ne luy estois pas indifférent; & je puis dire que je sçeus avant elle mesme qu'elle ne me haïssoit pas. Jamais commerce ne fut plus doux ny plus singulier que le nostre. Il estoit rare de voir un Amant qui se piquast de ne point dire à sa Maîtresse combien elle luy sembloit aimable, & qui crust comme moy qu'il estoit de l'intérêt de son amour d'empêcher qu'elle ne sçeuft jusqu'ou alloit son mérite. Il est vray que si ma bouche luy retranchoit les douceurs dont on accable les Belles, mes yeux luy faisoient assez raison de cette injustice. Ils luy marquoient par des regards enflammés que je la trouvois toute charmante; & mon silence estoit

reparé

reparé par eux d'une manière dont elle devoit estre satisfaite.

Elle me parut mesme un jour si touchante, qu'oubliant la résolution que j'avois prise, il m'échapa de luy avouer que je n'avois jamais veu personne qui fust plus capable de plaire. Ce petit transport me fit hazarder de luy faire son Portrait à elle-mesme; mais bien loin de la flater, comme j'y mettois les couleurs avec circonspection, je luy déroby, en luy donnant moins de ressemblance, une partie de ces agrémens, qui auroient pu rendre sans défauts la simple ébauche que j'entreprenois. Le lendemain je voulus voir quelle impression auroit fait sur son esprit cette nouvelle manière d'agir avec elle. Je luy trouvay l'air plus fier qu'à l'ordinaire. Cela me parut de mauvais augure; & reconnoissant le tort que je m'étois fait à moy-mesme, je me garday bien de faire tomber l'entretien sur les mes-

mesmes choses que le jour d'auparavant. Hé quoy, me dit-elle, piquée de ma retenue, ne manque-t-il rien au Portrait que vous commençastes hier, & ne voulez-vous pas l'achever ? Ces traits si beaux dont vous le pariez, ne les devois-je qu'à vostre idée qui me les donnoit ; où s'ils sont véritablement à moy, ne peuvent-ils mériter que vous me rendiez aujourd'huy la mesme justice ? J'eus de la peine à lui cacher l'embarras où ce reproche me mit.

J'e prévoyois les conséquences, & je balançois sur le party que je devois prendre dans la suite ; lors qu'elle commença à voir un Cavalier qui s'introduisit chez elle par je ne-sçay-quelle occasion. Nous estimons bien éloignez de nous ressembler dans nos manieres. Il estoit autant prodigue de loüanges que j'en croyois devoir estre avare. D'abord il ne fit le radoucy aupres de la Belle,

que

que par la coûtume qu'il avoit d'en conter généralement à tout le Sexe ; mais à force de s'étendre sur ses belles qualitez, il en connut tout le prix, & il le connut si bien, qu'en peu de temps il devint mon Rival. Je m'en apperceus presque aussitost, & ma plus cruelle inquiétude fut que la Belle ne s'en apperceust aussi-bien que moy. J'examinois de quelle façon elle recevoit les douceurs de ce nouveau Protestant. A peine au commencement les écou-toit-elle, mais peu à peu elle s'en fit une agreable habitude. Nous nous rencontrions souvent chez elle l'un & l'autre, & faisions toujours un Personnage assez différent. Sa beauté fournissoit à mon Rival un fonds de loüanges sur lequel il ne s'épuisoit jamais. Les miennes estoient plus réservées, tant je craignois de la mettre tout-à-fait dans le chemin de la vanité. Helas ! disois-je en moy-mesme, pourquoy faut-il qu'un au-

tre

tre vienne renverser mes desseins, & peut-estre ruiner mes plus cheres espérances?

Cette crainte me faisoit passer de méchantes heures; & enfin, pour éclaircir mes soupçons, qui ne me sembloient que trop bien fondés, je la conjuray de me marquer son estime par l'éloignement de mon Rival. Est-ce parce qu'il me trouvoit aimable, me répondit-elle aussitost, & parce qu'il me le dit plus souvent que vous, que vous voulez que je luy défende de me voir? Si vous m'aimez, ne devez-vous pas estre ravi que l'on m'aime? Je demeuray, je l'avouë, assez interdit de cette réponse, à laquelle je m'estois pas attendu. Je ne repliquay que par un soupir. Je ne vous puis dire si ce soupir partoit plus d'amour que de jalousie. C'est ce que je laissay examiner à la Belle. Elle se connoissoit déjà assez en soupirs, pour démeller aisément ce qui les faisoit pousser.

pousser. Rien ne luy estoit plus inconnu de ce que l'Amour est capable de produire. Elle avoit fait dans cette Science des progrès qui m'étonnerent, Je la cherchois inutilement en elle-mesme. Je n'y trouvois plus cette charmante simplicité qui m'avoit gagné le cœur. Les choses estoient changées. Elle avoit appris à ses yeux à faire valloir tous leurs charmes; & de la maniere dont elle conduisoit ses regards, il estoit aisé de remarquer qu'elle avoit dessein de plaire.

A dire le vray, j'avois grande peine à m'accommoder de ce changement. Mon Rival estoit mieux écouté que jamais, & la Belle redoubloit pour luy sa complaisance lors qu'il la flatoit, comme si elle eust voulu me punir de ce que je ne m'estois pas mis sur le mesme pied avec elle. Je me déguisois ses defauts le mieux qu'il m'estoit possible, & je

F

l'ai-

l'aimois toujours autant que je l'aimois aimée, quoy qu'il me sembla qu'elle commençoit à estre indigne de l'attachement que je luy marquois. Je n'osois plus qu'elle me répondre que mon amour la touchast, & j'eus d'autant plus lieu d'en douter, que l'ayant un jour pressée de se déclarer entre mon Rival & moy, refusa de s'expliquer pour aucun des deux. Il est vray qu'elle me regarda dans ce moment d'un air assez tendre. Peut-estre prétendoit-elle par cette legere preference radoucir le coup qu'elle m'apportoit. Je ne laissay pas de m'y trouver tres-sensible. Je l'aimois uniquement, & mon cœur ne se pouvoit contenter de cette espee d'excuse qu'elle avoit affecté de me faire. Cependant quel party prendre? Si j'éclatois, je me mettois en péril de l'irriter. Si je me taisois, mon silence autorisoit son injustice, & l'un & l'autre me paroïssoit également dange-reux.

Pou

Pour comble de maux, une Affaire indispensable m'obligea de la quitter pendant quelque temps. C'estoit l'abandonner à un Soupirant, qui pouvoit tirer de grands avantages de mon absence; mais enfin c'estoit une necessité absolue de partir. L'adieu fut tendre, & peut-être un autre l'auroit esté satisfait des assurances qu'elle me donna plusieurs fois de ne me point oublier; mais tout cela ne reparoit point l'offence qu'elle m'avoit faite, en me donnant un Rival. Mon amour la trouvoit toujours criminelle de ce costé-là, & si je partis sans m'en estre plaindre, ce fut seulement parce que je crus que les reproches que je luy ferois de loïn, seroient reçeus avec moins d'aigreur. Il m'en échapa quelques-uns dans la premiere Lettre que je luy écrivis; mais quelque précaution que j'eusse prise pour ménager son esprit, sa réponse me fit voir qu'elle s'en

F 2

estoit

estoit offensée. Elle m'accusoit à son tour, sans me dire pourtant qu'à de-my en quoy elle me trouvoit coupable. Je tâchay de l'adoucir par d'autres Lettres, quoy qu'en secret mon cœur murmurast contr'elle. Le changement qui étoit arrivé dans ses manieres, avoit beau m'estre sensible; je faisois céder mon ressentiment à la crainte que j'avois de m'attirer quelque nouvelle disgrâce. Il me sembloit que l'absence n'avoit servy qu'à redoubler mon amour. Mon idée me représentoit mon Ingrate plus aimable que jamais, & luy prestoit mesme des charmes que j'estois sûr qu'elle n'avoit pas. Nous nous écrivions toujourns. Il n'est pas fort difficile de s'imaginer surquoy nostre commerce rouloit.

Enfin apres quelques mois d'absence, je revins, & revins Amant fidelle. Je brûlois d'impatience de la revoir. Je la revis. Mais quelle fut ma surprise, lors qu'au lieu d'un Ri-

val

val que je craignois, je trouvay chez elle une foule de Protestans, dont elle ne paroissoit point estre incommodée! A peine pûs-je menager un moment pour l'entretenir seule. La rougeur qui luy montad'abord au visage, me fit connoistre son embarras. J'aurois bien voulu luy demander compte de tout ce qu'elle avoit fait pendant mon absence; mais je vis bien qu'elle n'estoit pas d'humeur à me le rendre. Elle vouloit voir grand monde, & si-tost que j'ouvris la bouche sur cet Article; Il est vray, dit-elle, ma Cour est plus grosse qu'elle n'estoit avant vostre départ; mais que cela ne vous épouvante pas. Vous n'aurez pas lieu d'en estre jaloux, & vous conserverez toujourns aupres de moy vostre droit d'ancienneté. J'eus beau faire dans la suite. Elle ne voulut congédier aucun de ses Soupirans. Chacun avoit son mérite, qui l'engageoit à le retenir; & celuy qu'elle

F 3

re-

recevoit le mieux, estoit celuy qui la divertissoit davantage. Helas ! luy dis-je une fois dans l'accablement de ma douleur, y a-t-il quelqu'un parmi mes Rivaux, dont l'amour puisse entrer en comparaison avec le mien ? Je vaulx bien en convenir, me répondit-elle. Le vostre est le plus ardent; mais enfin ils m'aiment tous à leur manière, & je prétens, s'il vous plaist, que vous m'aimiez à la mienne. Point de défiance sur tout, si vous avez toujours envie de me plaire. Reposez-vous sur la bonne-foy d'un cœur qui s'est déclaré en vostre faveur, & songez seulement à mériter cette préférence, par la complaisance que vous me devez.

Elle prononça ces derniers mots d'un ton qui marquoit qu'elle vouloit qu'on luy obéist. Cependant à force de la presser, & de luy dire, que si elle m'aimoit véritablement comme je l'aimois, nous nous devions

suffire

suffire réciproquement l'un à l'autre, elle me permit un jour de choisir entre ses Amans celuy qui pouvoit me donner plus de jalousie, avec promesse de me le sacrifier aussitost en l'éloignant. Comme elle les recevoit tous presque également bien, je m'imaginay qu'elle ne m'avoit fait cette offre que pour m'embarasser sur le choix. Ainsi je ne luy en tins pas grand compte, & ne sachant en effet qui parmi tous mes Rivaux méritoit le mieux que je le bannisse, je ne voulus prononcer contre aucun d'eux. Il est vray que je fus assez tenté de donner l'exclusion au premier Rival à qui j'avois lieu d'attribuer une partie de ma disgrâce. J'envisageois même quelque chose d'assez doux dans cette vengeance. Ses trop flatteuses douceurs avoient gâté l'esprit de la Belle. Il ne tenoit qu'à moy de le punir; mais ne pouvant estre satisfait sans un sacrifice entier, je

demeuray ferme sur la premiere demande que j'avois faite. Mes raisons ne la persuaderent pas. J'en fus au desespoir, mais le mal estoit sans aucun remede. Depuis ce temps-là, j'ay affecté de la voir plus rarement que de coûtume, dans la pensée que cette conduite pourroit apporter du changement à la sienne. Voila l'état où nous sommes demeurez. J'attens ce miracle de jour en jour, & j'aime toujours, malgré les divers sujets que j'ay de m'en plaindre.

Ormilly ayant cessé de parler; Voila comme tous les Hommes devroient estre faits, dit aussitost Mademoiselle de Mirac. Mr. d'Ormilly s'attache de bonne foy, & quand une fois il a commencé d'aimer, il se déguise les defauts de sa Maîtresse, pour ne pas laisser affoiblir sa passion. Mais, dit Albagna, si c'est un avantage pour cette Maîtresse, qu'il s'en déguise ainsi les defauts, ce n'en est pas un pour elle qu'il ne

veuille

veuille point luy laisser voir qu'elle a du mérite. Cette Politique rend l'amour bien languissant. Quand on aime fortement, rien n'est si doux que de le dire à toute heure; & le moyen de le dire, sans donner mille loüanges à la Personne qu'on aime? Si l'on parle avec transport, on est écouté avec plaisir, & dans ces flatteuses conversations il se fait un épanchement de cœur reciproque, qui redouble fort la passion. Pour mériter d'estre aimé, il faut louer sa Maîtresse. N'allons point si viste, répondit Treval. La Politique de Mr. d'Ormilly n'est point méchante pour ceux qui veulent un amour durable. Les Belles n'ouvrent que trop tost les yeux sur leur mérite, sans qu'en les flatant nous leur fassions croire qu'elles en ont plus qu'elles n'en ont en effet. Elles en prennent une fierté qui rend quelquefois leur empire insupportable; & ce qu'il y a de plus dangereux, c'est

F s

que

que quand vous les avez accoutumées aux douceurs, elles s'ennuient insensiblement de les entendre tous jours de la mesme bouche. Tous ceux qui leur veulent dire qu'elles sont aimables, sont écoulez favorablement. On leur preste mesme l'oreille plus volontiers qu'on ne fait à son Amant, parce qu'il y a de la nouveauté dans leurs flateries, & c'est ce qui fait les Inconstantes. Il est vray que la mode n'est plus d'aimer constamment. Peut-estre, reprit Mademoiselle de Mirac, ceux qui sont avares de douceurs, n'ont pas si grand tort; mais quoy que vous prétendiez que la constance n'est plus à la mode, je vous avoue que celle de Mr d'Ormilly me charme. Aussi ay-je pris un si grand plaisir à l'écouter, que quand il n'auroit pas demandé qu'on ne l'interrompist point, je l'aurois laissé parler sans luy rien dire. Vous m'allez donc bien interrompre, luy dit

dit Pontignan, car, Dieu mercy, je ne me suis jamais piqué de constance, & j'ay eu tant d'agréables Intrigues, que si je vous racontois tous mes menus faits d'amour, je n'aurois achevé de fort longtemps. Franchement, Mesdemoiselles, je me trouve embarrassé, car toute mon application à chercher les principaux, pendant qu'Ormilly parloit, m'a esté fort inutile. Ils me semblent avoir tous quelque chose de singulier, qui mériteroit la préférence; mais il n'importe, je m'en vay donner teste baissée dans le récit de mes Aventures. Je vous les diray dans l'ordre qu'elles me viendront à l'esprit. Quand vous serez lassés d'écouter, vous n'aurez qu'à me le dire, ou qu'à bailler; je finiray. Tout le monde rit de ce début, & il poursuivit de cette sorte.

HISTOIRE

DE PONTIGNAN.

Vous sçavez d'abord, que pour mon coup d'essay je devins fortement amoureux d'une tres-jolie Veuve. Je suis présentement assez naturel, comme vous voyez, mais je l'estois encor bien davantage en ce temps-là. Par tout où je voyois mon aimable Veuve, je ne pouvois voir personne. Je ne parlois qu'à elle. Je faisois mille brusques incivilités pour me placer auprès d'elle, quelque regle de ceremonie qui pust y estre contraire. Si tost que je rencontrois ses yeux, les miens faisoient cent extravagances. Enfin je fis si bien, qu'en moins de trois jours j'eus instruit tout le monde de ma passion.

Par

Par bonheur j'avois affaire à une Femme qui vouloit estre aimée follement. Elle ne faisoit pas trop grand cas de ces manieres d'aimer si discrettes & si respectueuses; & elle ne se croyoit maîtresse des cœurs, que quand elle avoit entièrement renversé les cervelles. Jugez par là si elle s'accommoda de moy. Je ne suivis guère l'ordre de toutes ces lentes procedures qu'on a établies dans les passions régulières. A peine luy avois-je encore expliqué mon amour, que je luy en demandois déjà de fort grandes recompenses. Elle estoit ravie de me voir si fou. Jamais elle n'avoit si bien triomphé d'aucune raison. Si je luy parlois de ma tendresse, je tombois dans les plus profonds galimatias du monde, & il y avoit une espece de fureur dans tout ce que je faisois auprès d'elle.

Veritablement ma folie commençoit à se communiquer un peu

F 7

à la Dame, mais par malheur je me mis en ce temps-là à regarder un peu plus que je n'avois fait jusqu'alors, une fort aimable Fille qu'avoit cette Veuve. Je remarquay que quand elle voyoit les soins que je rendois à sa Mere, elle ouvroit de grands yeux languissans, qui sembloient m'appeller de son costé, & condamner mon premier choix. Elle évitoit souvent de me voir, & me traitoit avec une froideur qui me parut de bon augure, lors que j'y eus fait réflexion. Je ne laissois pas d'aimer encore la Mere; mais je fus curieux de voir s'il n'y avoit rien à faire avec la Fille. Je commençay donc à la chercher un peu davantage; je mis en avant quelques petits propos de passion. Dieu sçait comme l'on me renvoyoit à la Mere, & comme l'on me soutenoit que je me méprennois.

Quoy, me disoit-elle, d'un certain air nonchalant, vous pourriez

m'ai-

m'aimer? Helas, comment vous accommoderiez-vous de moy? Jen'ay aulle expérience en amour. Ma Mere qui en a bien plus que moy, est bien mieux vôtre fait. On n'est pas encore faite à l'âge que j'ay. On n'est propre à rien, mais ma Mere est bien plus capable d'entendre ce que vous luy dites, & d'y répondre. Je trouvois dans tout cela une malice qui me charmoit. J'étois ravy qu'elle m'insultast finement sur mon premier amour, & qu'en me renvoyant à sa Mere, elle me fournist des raisons pour n'y pas aller. Franchement, Mesdemoiselles, la Belle m'avoit un peu aimé dès qu'elle m'avoit veu. Ainsi je n'eus guère de peine à luy faire trouver bon que j'abandonnasse sa Mere pour elle.

Cependant nous convinmes que pour mieux couvrir nôtre jeu, je feindrois d'aimer encore la Mere; & s'il faut vous dire tout, ce party m'ac-

com-

commodoit ; car quoy que le grand feu de ma passion pour la Mere fust passé, j'avoys pourtant de ce costé-là de certaines espérances que j'estois bien aise de n'abandonner pas ; & J'y estois bien plus avancé que du costé de la nouvelle conquête que je méditois. Me voila donc dans la plus jolie situation du monde ; Amant de la Mere du consentement de la Fille, Amant de la Fille à l'insceu de la Mere, & aimé de toutes les deux.

Vous mentez, Chavalier, interrompit Mademoiselle de Mirac. Vous estes un franc Gascon. Vous vous faites icy de bonnes fortunes à vostre gré. Quoy ? reprit-il, vous ne voulez pas croire que j'aye esté Amant & aimé de la Mere & de la Fille ? Et bien, puis que vous me sâchez, je vous diray que je sus aussi Amant aimé de la Suivante. Ah ! dit Mademoiselle d'Ormilly ne le sâchez plus. Vous
luy

luy feriez aimer jusqu'à la Sommeliere.

Ne vous en moquez point, repliqua Pontignan, la Suivante estoit fort agreable, une grande & grosse créature, fraîche, sanguine un peu massive, mais d'un bon suc, la phisionomie point trop désespérante, de l'esprit railleur, & plaisant. Là là, vous en direz ce qu'il vous plaira, mais tout cela valoit bien son prix. Je ne songeois point à elle, quand la Demoiselle que j'aimois, s'avisa d'en faire la confidente de nostre passion, pour plus grande commodité du commerce. Je vis donc souvent cette Suivante. Elle avoit un Amant proportionné à sa condition, & elle me parloit quelquefois de sa tendresse pour luy, comme je luy parlois de la mienne pour sa jeune Maîtresse. Confidence reciproque comme vous voyez. Rien n'est plus dangereux. Cela mene droit à l'amour.

La

La jeune Demoiselle avoit le talent de me faire souvent enrager. Il luy passoit par la teste des soupçons des jaloussies, des délicatesses, des raffinemens, où je n'entendois presque rien. Quand je m'en plaignois à Babet (c'étoit la Suivante) Babet ne manquoit point de me dire par maniere de conversation, qu'elle n'en usoit pas de mesme avec son Amant, qu'elle l'Aimoit de bonne foy, & le luy disoit aussi de bonne foy autant que l'envie luy enprenoit, & qu'elle ne s'amusoit point à le chicaner sur cent mille petites bagatelles. Cela me fit envier la condition de l'Amant de Babet; & je me souviens qu'un jour que j'estois chagrin, je luy dis; Vois-tu, Babet, si tu n'es ois point gagée & que tu voulusses m'aimer, je planterois là ta Maistresse. Je suis las des viandes creuses dont elle me repaist. Tu es bonne Fille. Nous vivrions ensemble les

plus

plus satisfaits du monde. Babet me répondit d'une maniere fort enjouée, qu'elle acceptoit le party. Je pensay me fâcher contr'elle de ce qu'elle tournoit ma déclaration en plaisanterie. Elle me juroit que non.

Mais, luy disois-je, si vous recevez serieusement ce que je vous dis modestement que ne prenez-vous d'abord un air severe? Que ne me répondez-vous modestement que je me moque? Enfin que ne me battez-vous? Que ne m'arrachez-vous les yeux, plutôt que de me traiter si doucement? Hé quoy, reprenoit-elle, pourquoy voulez-vous qu'on vous arrache les yeux? Je suis tres contente de vôtre passion. Vous me paroissez un fort joly Cavalier. Il ne tiendra pas à moy que nous ne nous aimions. Je n'entens point raillerie là-dessus, repliquois-je. Je ne trouve nullement bon que vous ne doutiez point de mon amour; car en-

fin

fin devez-vous croire que je quitte vostre jeune Maîtresse pour vous ? Je le croy sans peine, répondoit Babet. Vous estes assez inconstant & je suis assez aimable pour cela. Je sçay pourtant bien que ma jeune Maîtresse a plus de beauté que moy, mais aussi elle y prend plus de peine, & je n'ay pas le loisir d'estre aussi jolie qu'elle.

Remarquez en passant, Mesdemoiselles, que cela étoit assez finement dit. Vous en sçavez bien toutes tant que vous estes. Mais du moins luy disois-je, cet Amant que vous avez, me le sacrifiez-vous si aisément ? Sans-doute, répondoit-elle. Vous valez bien mieux que luy, & si vous me quittez, je le reprendray toujours bien. Si vous ne croyez pas tous ce que je vous dis, venez que je vous embrasse pour vous le confirmer. Je ne veux point que vous m'embrassiez, reprenois-je brusquement. Je veux
dans

dans les commencemens de belles & bonnes rigueurs. Et où voulez-vous qu'on en prenne pour vous, me disoit-elle, avec un air de tendresse & de langueur affectée ? Enfin Babet en se moquant de moy, comme vous voyez, & avec cette nouvelle sorte de résistance qu'elle me faisoit, me piqua & m'enflâma si bien, que je n'eus presque plus qu'elle dans la teste. Je me fis une vraye affaire de la persuader effectivement, & de luy faire changer de ton. Quelques jours apres ma premiere déclaration, elle me dit, si vous m'aimez encore un mois, je vous promets des rigueurs. Cette promesse me charma ; jamais celle d'aucunes faveurs ne m'avoit paru si douce. Voyez un peu de quelle étrange humeur j'étois alors.

Mais, interrompit Mademoiselle d'Ormilly, vous n'aviez rompu ny avec la Mere ny avec la Fille ; vous aviez donc mere, Fille & Suivante

vante sur les bras? Comment suffi-
siez-vous à toutes ces trois Beutez?
Il n'y a rien de plus aisé à concevoir,
reprit le Chevalier. J'aime la Mere,
mais je ne laisse pas d'aimer encore la
Fille. J'aime la Mere & la Fille, & je
ne laisse pas d'aimer encore la Sui-
vante. Et apprenez-nous un peu
comment cela se fait, dit Tréval?
Parbleu, répondit le Chevalier, voi-
là une plaisante question. Tout ce
qui est beau, n'est-il pas beau; &
quand j'aime une belle Personne,
toutes les autres dès ce moment-là
cessent-elles d'estre Belles? Ce seroit
grand' pitié que mon amour pour
une seule, deust enlaidir en un in-
stant tout le reste du Sexe. Oüy-
deà, répondit Tréval, il le doit en-
laidir pour vous. Vous ne devez
trouver rien de beau que ce que vous
aimez. Il faudroit donc que je fus-
se fou, repliqua le Chevalier. Quoy?
parce que ces yeux-là m'ont sem-
blé beaux, cette bouche-cy ne sçau-
roit

roit me sembler belle? Pour avoir
trouvé ces yeux-la grands & bien
sendus, je ne sçaurois trouver cet-
te bouche-cy petite & bien façon-
née? Il me semble que l'un n'em-
pêche point l'autre. Et tout ce
que je trouve beau, pourquoy ne
l'aimeray-je pas? J'ay donné de la
tendresse à la beauté de cette Blon-
de-la, mais voicy une Brune qui n'a
pas moins de droit de m'en deman-
der. Si je luy en refuse, c'est une
injustice épouvantable, que toute
conscience amoureuse doit se repro-
cher bien vivement; car enfin l'a-
mour est un tribut qui est dû à la
Beauté; & toutes Personnes qui pro-
duisent ce titre-la, sont également
bien fondées à exiger de l'amour.

Oüy; mais me direz-vous Mr. de
Tréval, vous ne préférez-donc pas
ce que vous aimez à tout le reste de
la terre? A cela je répons franche-
ment que non. Mon cœur n'est
point d'un si haut prix, que je
ne

ne le veuille donner qu'à ce qu'il y a de plus aimable au monde. Je ne suis nullement entesté de cette fantaisie-la. Ce que j'aime est joly, C'est assez. Je conçois bien qu'il peut y avoir quelque chose qui soit autant, ou mesme plus joly. Si cela se présente à moy, hé bien, je l'aimeray aussi. Enfin je ne veux point que l'amour soit un mariage. Ce qu'il y a dans le mariage de plus desagréable, c'est que tout y est unique, Mary unique, Femme unique; & ce seroit justement la mesme chose en amour, si l'on n'avoit qu'une Maitresse. On retomberoit dans cette solitude qui rend le sacré nœud d'Hyménée si affreux. Or ça, Mr. de Tréval, avez-vous quelque chose à répondre? Rien du tout, dit Tréval, vous estes trop éloquent sur cette matiere-là. Retournons à Babet.

Babet donc, poursuivit le Chevalier, commença à me traiter comme

comme je voulois, c'est à dire un peu plus mal, & bientoist après assez bien. Entre nous, Mescemoiselles, je trompois la Mere, la Fille, & Babet. Je les aimois toutes trois, & j'estois bien aise qu'aucune d'elles ne m'échapaît. La Mere me soupçonnoit un peu de quelque intelligence avec sa Fille. J'avois souvent à la rassurer, mais enfin je la rassurois. La Fille avec qui j'estois tombé d'accord que je ferois d'aimer sa Mere, & qui m'avoit donné Babet pour Confidente, trouvoit bon que j'eusse beaucoup de conversations particulieres avec l'une & avec l'autre: & je faisois enfin entendre à Babet, que je ne pouvais pas la voir tous les jours, si je n'avois beaucoup de soins pour la Dame du Logis, & pour la Demoiselle, qui ne croyoit pas estre sa Rivale.

Mais ce qu'il y avoit de plus

G

plai-

plaisant, c'est que j'estois convenu avec la Demoiselle, que quand je la verrois en présence de sa Mere, je luy marquerois par un certain signe, que je n'adrescois qu'à elle tout ce que je dirois à la Mere d'obligant & de doux. Il y avoit encore un autre signe dont j'estois convenu avec Babet, pour luy appliquer les douceurs que je débiterois devant elle à la Mere & à la Fille; de sorte que si par hazard je les rencontrois toutes trois ensemble, à chaque mot que je disois à la Mere, il falloit faire des signes à droite & à gauche pour la Fille & pour Babet; & je croy que je m'y suis mépris quelquefois, c'est à dire que j'ay fait à la Demoiselle le signe de Babet, & à Babet le signe de la Demoiselle.

Cependant mes affaires prospéroient de tous costez. Je commençois avec l'une, j'avançois avec l'autre,

l'autre, & allois finir avec la troisième, lors qu'il m'arriva le plus grand malheur du monde. Elles allerent toutes trois à une Maison de Campagne assez proche de Paris. Il fallut leur écrire. J'écrivois à la Dame sans aucun mystere, mais il falloit un peu de précaution pour les deux autres. Le jour que je leur écrivis, apres que j'eus composé la Lettre de la Dame, je ne me trouvay point d'humeur à en composer encore deux différentes. Je ne fis que copier deux fois la premiere, & j'en envoyay une copie à Babet, & l'autre à la Demoiselle. Ainsi elles eurent toutes trois la mesme Lettre, car je me tenois bien sûr qu'elles ne se montreroient pas leus Lettres l'une à l'autre.

Et Babet, dit Albagna, n'estoit-elle pas Confidente de la Demoiselle? Point trop, repondit Põignã. A le verité elle l'étoit d'abord;

mais quand je vins à aimer Babet, à qui je persuadois que je n'aimerois qu'elle, je craignis que si la Demoiselle luy faisoit confidence de tout, Babet ne trouvast mon procedé avec elle trop tendre, pour n'estre qu'une feinte. Ainsi je fis entendre à la Demoiselle qu'il ne falloit avoir une Confidente que pour le gros des Avantures, mais que tout ce qu'il y avoit de plus délicat dans les sentimens, ne devoit estre sceu que de deux Personnes; & que l'Amour estoit si jaloux du mystere, qu'il ne recevoit des Confidens qu'à regret & dans l'extrême besoin. Sur ce pied-là, je ne devois point trop craindre que la Demoiselle montrast à Babet sa Lettre qui estoit fort tendre. Absolument pourtant cela se pouvoit, mais je trouvay quelque chose de si plaisant à leur envoyer à toutes trois la mesme Lettre, que je le fis pour

G A L A N T E. 149
la rareté, & sans regarder de trop près aux suites.

J'eus d'abord sujet d'en estre content, car voicy une réponse la plus obligeante du monde qui me vient de la part de la Demoiselle. Elle me disoit des tendresses qu'elle ne m'avoit jamais dites. J'estois, *mon Cher*. On languissoit pendant mon absence. On comptoit les momens, & peu s'en faisoit qu'on ne mourust. Jugez si je fus charmé. Je baisay la Lettre deux ou trois cens fois. Elle me donnoit de tres-grandes esperances. Or c'estoit justement la Demoiselle avec qui j'en avois le plus de besoin. Deux jours apres, autre Lettre de la part de la Dame, ou plutôt mesme Lettre, car c'estoit entierement la mesme chose. A dire vray, je tombay de mon haut. Quoy? disois-je, de trois en voila deux qui m'échappent? Tant de soins, tant d'adresse, dont j'ay

eu besoin pour ménager la Mere & la Fille, autant de perdu? Je n'ay plus qu'une intrigue? Hé bien, reprenois-je avec une espece de depit, qui sembloit me consoler de la perte des deux autres, pourveu que je sauve Babet de ce dépris d'amourettes, je suis encore assez heureux. Babet est plus jolie & plus aimable que Dame ny Demoiselle; & la dessus je me faisois accroire à moy-mesme que j'aimois Babet uniquement. Je craignois seulement, & non pas sans quelque apparence, que la connoissance de la Lettre triplée n'allast jusqu'à elle. Enfin j'en reçois une réponse. Je l'ouvre en mourant de peur d'y rencontrer ce que je sçavois déjà par cœur, & justement je le rencontre.

Ah! s'écria Mademoiselle de Mirac, j'irois volontiers vous embrasser. Mon Chevalier, vous me ravissez. Je ne puis vous exprimer

mer la joye que j'ay de ce qu'on vous rend si bien le change. J'ay eu autât de peur que vous à l'ouverture de la Lettre de Babet. Je tremblois qu'elle ne fust diferente des autres. Alors le Chevalier sortant brusquement de sa place, alla se jeter au cou de l'aimable Gasconne, & luy dit fort tendrement la baisant des deux costez; ouïy, ma belle Demoiselle, rien n'est plus vray. Babet m'écrivit la mesme Lettre que le deux autres. Mademoiselle de Mirac voulut se fâcher, mais tout le monde tomba d'accord qu'elle l'avoit bien mérité.

Pontignan retourna à sa place, & recommençant gravement son Histoire; Je n'estois pas en ce temps-la, dit il, si content que je le suis aujourd huy. Je pestois de bon cœur. Jamais une si belle moisson d'amour n'avoit esté si promptement grélée; Mais, dit Ormilly, vous ne

G 4 nous

nous dites point comment les trois Belles avoient decouvert Ah! reprit le Chevalier, vous avez raison. Voicy comment cela se fit, à ce que j'ay sçeu depuis.

Elles estoient toutes trois, chacune en son particulier, fort contentes de ma Lettre; mais cette étourdie de Babet perdit la sienne. Il n'y avoit point de dessus. Apparemment elle l'avoit déchiré en l'ouvrant. Le nom de Babet n'y estoit point. Il y avoit seulement, *ma Chere, ma Vie, &c.* La Dame trouva cette Lettre perdue, & aussi-tost elle s'imagina qu'elle apportenoit à sa Fille. Figurez-vous la jalousie. Un Amant qui la trahissoit, une Rivale dans la personne de sa Fille, c'estoit là de quoy faire bien du fracas dans la teste. Elle ne se laissa pourtant pas emporter à la colere contre sa Fille; mais un jour qu'elle se promenoit avec elle, elle fit insensiblement

tom.

tomber le discours sur l'amour; & apres avoir quelque temps demandé à la Fille, qui prenoit gutement l'affirmative, si elle croyoit de bonne foy se pouvoir toujours défendre d'aimer.

Quoy? luy disoit-elle, avec une froideur affectée; si à present, par exemple, que vous estes à la Campagne, vous aviez un Amant à Paris, un Amant qui vous mandast qu'il n'est occupé que de vous qu'il n'y a plus de de plaisirs qui le touchent, (& elle luy disoit cela justement dans les mesmes termes que je le leur avois écrit à toutes trois,) cela ne vous attendriroit il pas, & pourriez-vous luy refuser icy quelques momens d'une douce rêverie? La Demoiselle que sa Mere regardoit d'un air malicieux & à demy irrité, rougit, se déconcerta, & persuadée en ce moment que si je ne l'avois trahie & mesme jouée, sa

G 5.

Mere

Mere ne ſçauroit pas des nouvelles ſi particulieres, elle tira ſa Lettre de ſa poche & la luy jetta, ſ'il n'eſt mieux de croire qu'elle la luy donna un peu fierement, en luy diſant il n'eſt point beſoin de tous ces tours-là, Madame. Voilà la Lettre. Elle ne vous apprendra rien de nouveau.

Je ne ſçauois m'empêcher de rire quand j'y ſonge. Cette pauvre Dame apparemment fut bien étonnée quand elle ſe vit entre les mains une troiſième Lettre toute ſemblable aux deux autres. Elle dût croire qu'il luy en viendrait à chaque moment. Ce qu'il y a de vray, c'eſt qu'elle penſa (& elle n'auoit pas de tort) que celle qu'elle auoit trouvée appartenoit à Babet, & qu'ainſi j'auois eu l'habileté de les mettre toutes trois de la partie. Elle alla donc dire à ſa Suivante; mais Mademoiſelle Babet, vous ne ſçavez guère vôtre métier.

Que

Que n'avez-vous un Porté-Lettre ou une Caſſete? Ce ſont des meubles neceſſaires à des Beutez comme vous, qui reçoivent des Lettres galantes. Le Chevalier de Pontignan a bien affaire qu'on ſçache qu'il eſt amoureux de vous, & qu'il vous écrit. La pauvre Babet, qui ſçauoit bien qu'elle auoit perdu ſa Lettre; n'eut pas un ſeul mot à dire. Après tout cela, la Dame compoſe une Lettre des plus tendres, & la fait copier par ſa Fille & par Babet. Elle m'envoie ces trois Lettres dans l'ordre que je vous ay dit, met ſa Fille dans un Convent, chaſſe Babet, & ayant fait maiſon nette, revient à Paris.

Grande révolution dans mes affaires. Je tâchois dans ce naufrage à m'accrocher où je pouois. Je cherchay Babet, mais il ne me fut pas poſſible de la trouver. Je ne voulois point aller chez la Dame à qui je

me prenois de tout ce desordre, au lieu que la Demoiselle & Babet me paroïssent deux pauvres Victimes innocentes. Ainsi je songeay à me faire une entrée au Parloir du Convent, où la Demoiselle estoit renfermée. Un de mes Amis connoïssoit l'Abbesse. Je luy confiai mon dessein, & comme il y avoit des ordres tres-précis, qu'aucun Cavalier ne parlât à cette jeune Demoiselle, je me déguisay en Abbé. Je changeay de nom, & mon Amy me mena chez l'Abbesse, à qui il avoit auparavant prôné mon mérite.

J'estois admirable dans cet équipage là. Je ne sçavois si bien faire que mes airs ne fussent toujours un peu évaporez. Quoy que j'eusse bien étudié des manieres Abbatiales, il m'en échappoit toujours de fort cavalieres. Je portois incessamment la main à l'endroit du Baudrier, pour le remettre en état;

ce qui est une action fort ordinaire aux Gens d'épée. Je crus pourtant qu'en prenant un peu garde à moy, je me tirerois d'affaire. Me voila installé dans le Parloir. Pour entretenir l'Abbesse de choses convenables à nostre commune Profession, je ne lui voulus parler que du mépris du monde, & fis toujours rouler l'entretien sur des Matieres morales. Mais dans le temps que je me contraignois à baisser modestement les yeux, & que donnois à tout mon visage la figure la plus reformée qu'il se pouvoit, il m'échappoit de dire à l'Abbesse; *Parbleu, Madame, c'est une sottise que le monde. Je me donne au diable si vous n'estes icy heureuses comme des Reynes;* & puis je me mordoï les lèvres.

Heureusement l'Abbesse n'avoit pas trop d'esprit. Mon Amy trouva moyen d'excuser aupres d'elle ces petites expressions-là sur le feu Gascon; & comme le fond de ma con-

versation estoit toujours fort moral & fort édifiant, on fit grace au reste. Je m'en fus pourtant bientôt défait, jusques-là que quelquefois en habit Cavalier, je faisois l'Abbé. Je voyois presque toujours avec l'Abbesse la Demoiselle à qui j'en voulois. Il est vray que la première fois que je la vis, elle pensa gâter tout le mystère, par son étonnement, & par des cris qui luy alloient échaper, mais j'en fus quitte pour la peur. Quoy que je ne l'eusse point encore veüe seule, je remarquois bien dans ses yeux qu'elle m'avoit à demy pardonné. Un peu d'inclination qu'elle avoit pour moy, ce que je faisois alors pour elle, le Convent mesme, tout cela luy avoit parlé en ma faveur, car peut-estre n'eussay-je pas obtenu d'elle ma grace si aisément dans le monde, que dans un Couvent, ou un Chapeau est d'un prix inestimable.

mable. L'Abbesse qui avoit envie d'en faire une Religieuse, me la donna plusieurs fois à entretenir seule, afin que je luy inspirasse mon dégoust du monde, & mon amour de la retraite.

Ce fut dans ces conversations que je me justifiai autant que je le pouvois faire, & que j'appris tout ce qui s'estoit passé à la Campagne. Mais morbleu l'incommode chose que ces Grilles, principalement pour moy qui parle toujours à des femmes que j'aime avec un peu d'action! Vous voyez une belle Creature plantée à un pas de vous, & pourtant hors de vostre portée. Cela vous fait enrager.

Effectivement, dit la belle Gasconne, comme Pontignan est grand Gesticulateur, j'aimerois bien à voir une Grille entre ses mains & une jolie Personne. Oh! reprit-il, cela n'est rien auprès d'une Avanture

re qui m'arriva un jour à la Campagne. Il faut que je vous la conte. J'étois donc à la Campagne avec deux aimables Femmes, que j'aimois toutes deux à ma manière. Je leur avois déclaré à toutes deux séparément ma bonne volonté pour elles, & j'étois fort satisfait de leurs réponses. Un beau soir que j'étois retiré dans mon Appartement, & déjà en Robe de Chambre, voicy les deux Dames qui me viennent trouver, & qui me disent que pour faire une certaine pièce à un autre Homme qui estoit avec nous, il falloit qu'elles m'emmailotassent. Elles me dirent quelle estoit la pièce. Je la trouvay plaisante, & consentis fort gayement à estre emmailloté. Elles me prennent tout en Robe de Chambre comme j'étois, & m'enveloppent, je croy, de plus de cent aunes de toile coupée comme des

Langes.

Langes. Je ressemblois à une de ces Momies d'Egypte. Je riois de tout mon cœur avec elles de la malice que nous allions faire; mais voyez un peu les étranges révolutions de ce monde! Mesdemoiselles, qui l'eust crû? Tout cet appareil retomba sur moy.

Pontignan dit cela d'un certain air emphatique qui fit rire tout le monde, & il poursuivit. Quand je fus équipé en Momie, elles me dirent; Orça, Pontignan, un brave Cavalier ne refuse point de venir coucher avec des Dames qui l'en prient. Nous t'avons toutes deux donnée parole de te favoriser dans l'occasion. Il faut nous en acquitter. Ah! Scelerates, leur criay-je, ôtez moy donc tout ce linge-là, & puis faites de moy tout ce que vous voudrez. Point, point, dirent-elles, cela ne gâtera

tera rien ; & là-dessus elles me font porter tout brandy chez l'une d'elles , me mettent dans un bon Lit entre deux draps , & les deux Friponnes viennent se planter à mes deux costez.

La Chambre estoit éclairée. Je les voyois dans un équipage de nuit tres-joly , & tres-galant , toutes deux fort ragoûtantes. Je n'avois ny bras ny mains , ny quoy que ce soit au monde. J'étois ensevely sous de la toile , & il ne me restoit que mes yeux qui me faisoient enrager. Figurez-vous l'état où j'étois. Tantost je les priois de me rendre seulement un bras , seulement une main , seulement un doigt. Tantost je faisois des efforts épouvantables pour me dégager de mes liens , jusques-là que les Dames crurent une fois que je les avois rompus , & sauterent hors du Lit ,
criant

criant l'une & l'autre , *Nous sommes perduës.* Elles avoient assez de raison ; car franchement , si j'eusse pû me mettre en état de me vanger , elles se seroient peut-estre trouvées reduites à demander grace. Tantost je les menaçois de leur faire l'affront de m'endormir auprès d'elles , ce qui ne manquoit pourtant pas de difficulté. Elles ne me répondoient qu'en m'insultant sur la bonne fortune que je perdois , & en me faisant de petites caresses pour lesquelles je les eusse volontiers battues ; Jamais je n'ay passé une telle nuit , si ce n'est peut-estre celle que je passay dans le Convent de cette Demoiselle que j'aimois ; & ce fut encore nuit assez plaisante. Mais je croy qu'il vaut mieux que nous ne retournions point à ce Couvent. Il est tard , & si vous n'estes lasses de m'entendre , je suis las de conter.

On

On tomba d'accord qu'on ne
pouvoit mieux finir que par l'Hi-
stoire de Pontignan emmeilloté.
On remit le reste à une autre fois,
& la Compagnie se sépara.

F I N.



